
L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

**VIRGINITÉ SOUS
CONTRÔLE**

CAMPUS

**OUVRIR L'ACCÈS
À L'UNIVERSITÉ**

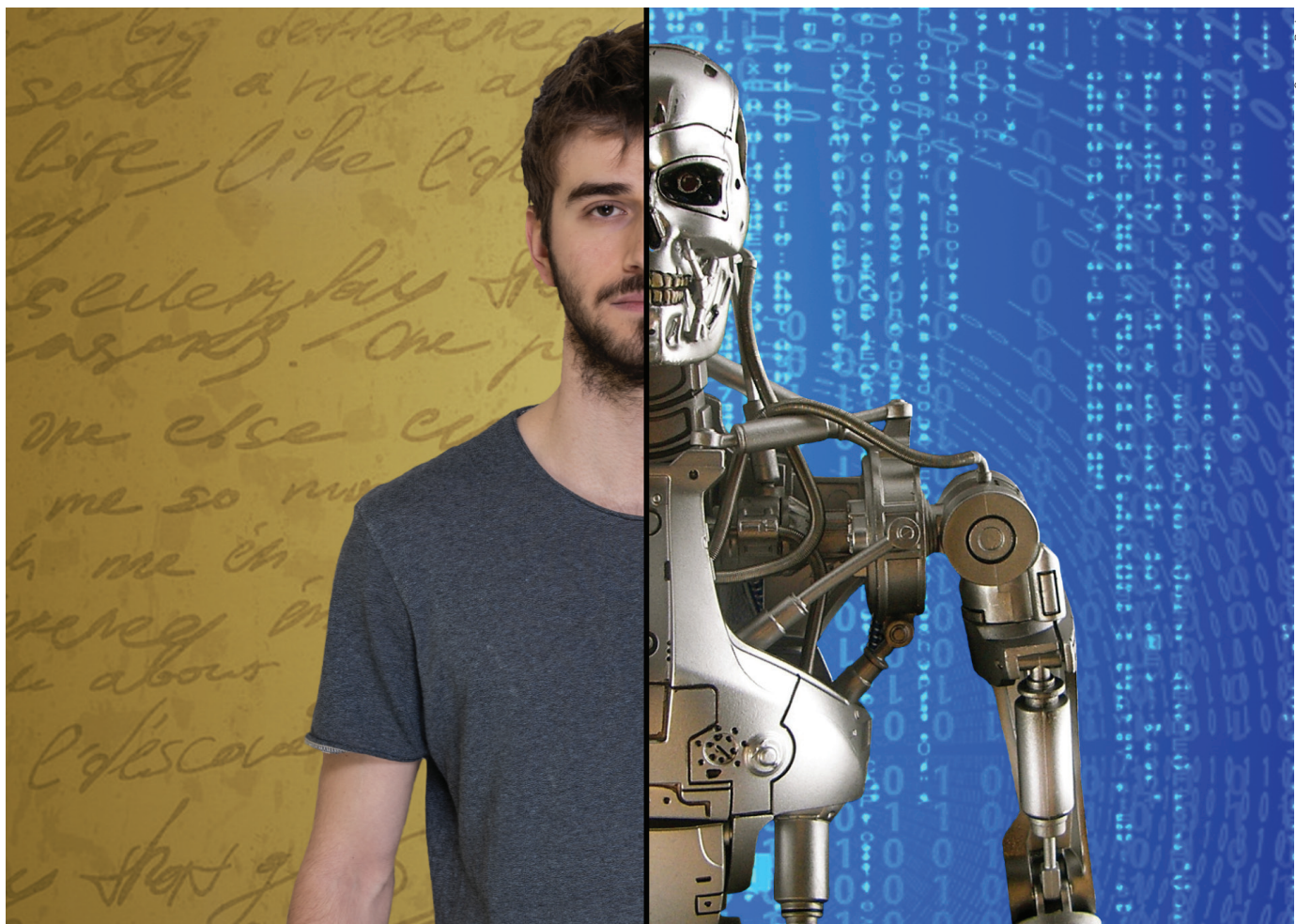
CULTURE

**CONVAINCRE
PAR LA CULTURE**

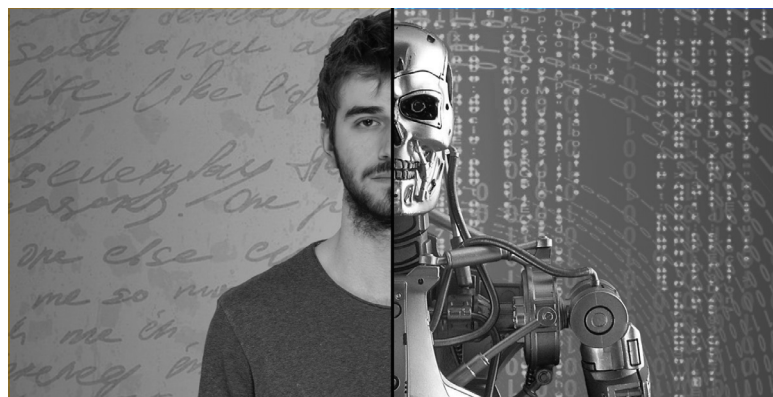
DOSSIER

Moi, un robot?

Repenser le rapport humain-machine



Suzanne Badian



DOSSIER

Les nouvelles technologies se développent plus rapidement que jamais auparavant. A quoi ressemblera l'avenir de l'humain, maintenant que celles-ci se multiplient? Le débat public présente une vision soit purement catastrophique, soit naïvement enthousiaste.

L'auditoire vous propose une analyse de cette problématique sous divers angles, afin de questionner notre potentiel futur et les changements qui peuvent s'y profiler. L'occasion d'y penser et d'en discuter, avant que l'avenir devienne notre présent.

04
Interviews de Daniela Cerqui Ducret et Johann Roduit

09
Enjeux politiques
Télécharger le cerveau

06
Transhumanisme
Chronologie

10
Robots sexuels
Innovante EPFL

07
Technologie et médecine

11
Science-fiction

08
L'avenir de l'emploi



SOCIÉTÉ

12
Virginité féminine

13
Les oublié(e)s de l'Histoire
Epicerie durable

14
Enjeux de l'huile de palme
Tsépakoi

CAMPUS

16
Accéder à l'université

17
Karaté à Lausanne
Fécule



FAE

15
Le Grand Conseil pour les bourses
Donnez votre sang



SPORT

18
Cheerleading
Le cheval bâton



CULTURE

20
Culture et soft power

21
Le marché de l'art
Les battles de rap

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
LEGRUE POUR AVOIR ILLUMINÉ
NOTRE JOURNÉE (LE COR DES ALPES
PATRONI #SANGLIERSAUVAGE.TMTC),
LA FAE PAS UNIQUEMENT PARCE QU'JE
VOUS NOUS FINANCEZ. C'EST AUSSI
PARCE QU'ON A VOLÉ DES BIÈRES!, LA
DAME SUISSE ALLEMANDE IDESO
POUR LES 25 APPELS!, COSMO POUR
L'ACCORDEON (ON A PEURI), ALEX (TU
NOUS AS MANQUÉ), KIVARO ET
COMPAGNIE

L'AUDITOIRE

N° 244
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MURÉNE BADOUX, ANTOINE SCHAUB, VALENTINE
MICHEL, SUZANNE BADAN, EMMANUELLE
VOLLENWEIDER, JUDITH MARCHAL, THIBAUT NIEUWE
WÈME, RACHEL BARBARA HAUBI, MAURANE CHOLLET,
SACHA TOUPANCE, LIGHEA ARDIA, CARMEN LOINFAT,
ALEXANDRE JEWELL, MATHILDE DE ARAGAO, SONIA
IMSENG, MARION MARCHETTI, MAXIME KISSOU,
ADRIANE BOSSY, VALENTINE PERROT, JÉRÉMY
BERTHOUD, FANNY UTIGER

CORRECTIONS

GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE

FLORIA PAPADOPOULOS

IMPRIMERIE

CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
LAURÉANE BADOUX, ANTOINE SCHAUB

DOSSIER

VALENTINE MICHEL

CAMPUS ET SPORT

JUDITH MARCHAL

SOCIÉTÉ

SUZANNE BADAN

FAE

PAULINE WOTTET

CULTURE

EMMANUELLE VOLLENWEIDER

Moins non plus

Un cours en auditoire ou un simple trajet en métro suffit pour le voir: la technologie a envahi notre quotidien. Pour beaucoup, la première interaction de la journée passe par elle: notre téléphone nous réveille, il nous tient au courant de l'actualité et des échanges numériques que l'on a ratés. Imaginer sa vie sans téléphone portable semble difficile, se passer d'internet paraît désormais impossible. Le dossier de ce numéro 244 saura nous le rappeler, humains et technologies ne semblent pas près de se séparer, bien au contraire. En effet, à l'image des exosquelettes et autres puces que l'on s'implante, la technologie n'assiste plus seulement l'humain, mais *devient* l'humain. L'objectif poursuivi demeure souvent très pragmatique: augmenter l'humain pour augmenter sa productivité au sein d'une société qui cherche toujours à obtenir plus, à consommer plus, à avoir plus. Pourtant, bien loin de tout ça, voire à l'opposé de ces principes, se développe un autre type de société. Celle-ci prône la valeur du moins, tant sur le plan matériel que dans un mouvement global de décroissance.

L'art du moins

Dès les années 1980, des voix s'élèvent contre ce qu'elles perçoivent comme le nouveau fléau de l'humanité, à savoir la croissance et la productivité incessantes qui les entourent. La société produit et consomme davantage, et cela a des conséquences très problématiques. La pollution et l'épuisement des ressources naturelles n'en sont que certains des symptômes. Une solution apparaît pour limiter les dégâts: produire moins et, de ce fait, consommer moins. Se contenter de l'essentiel et réapprendre le partage et l'entraide, telles sont les idées au centre de la décroissance. Aujourd'hui, les initiatives faisant écho à cette philosophie se multiplient un peu partout en Occident. Ainsi, des consciences écologiques s'éveillent sous des formes variées: des épiceries indépendantes se développent en marge des grosses compagnies, misant sur la production



locale et la réduction des intermédiaires (voir page 13) et des entreprises de toutes les envergures tentent de limiter leur impact sur la planète en repensant leur production de déchets. Citons à ce propos la chaîne de *fast-food* McDonald's – symbole ultime de la société de consommation –, qui, dans ses antennes d'Angleterre, supprime ses pailles en plastique au profit de pailles biodégradables. Réduire sa consommation et sa production de déchets se fait donc de diverses manières et à autant d'échelles différentes, dans des buts eux aussi variés, allant de la protection de la planète à une véritable réorganisation de son mode de vie. L'exemple le plus représentatif en serait peut-être le minimalisme, philosophie qui, elle aussi, gagne du terrain.

Minimalisme, késako?

«Le minimalisme est un style de vie dans lequel vous limitez ce que vous possédez à l'absolu minimum dont vous avez besoin pour vivre.» Ainsi s'exprime Fumio Sasaki, chef de file de ce mouvement au Japon. Héritiers de certains principes bouddhistes, les Japonais sont effectivement particulièrement sensibles à ce mode de vie. Fumio Sasaki a commencé par faire un tri plus que sélectif dans ses affaires, ne possédant désormais plus que quelques vêtements, un ordinateur et un stylo. En 2017, il confiait au journal

Le Temps s'être ainsi débarrassé de 95% de ses biens matériels. Ce mode de vie n'est pas resté une exception nipponne, mais fleurit désormais aux quatre coins du monde, bénéficiant d'une visibilité accrue grâce à certains livres-témoignages, mais surtout par les différents réseaux sociaux qui y consacrent nombre d'articles, de photographies et de vidéos.

Minimalisme maximal

«Si, face à un objet, j'hésite cinq fois à le juger absolument indispensable, je le jette.» Alors que la méthode adoptée par Fumio Sasaki paraît extrême, force est de constater qu'un élément demeure indispensable aux minimalistes: la technologie, en particulier internet. En effet, se détachant au maximum des denrées matérielles, les minimalistes recourent sans frein aux plates-formes de streaming et aux sites de partage en tous genres (Airbnb, Uber, etc.). Alors, l'avenir de la technologie serait-il centré non pas sur la productivité, mais sur une réduction de nos biens matériels? Aurons-nous tous prochainement pour unique possession un robot ou une intelligence artificielle capable de remplacer tout ou presque de ce qui nous entoure? •



«Nous sommes une société transhumaniste qui s'ignore»

Interview avec Daniela Cerqui Ducret

INTERVIEW • Maître d'enseignement et de recherche à l'Institut des sciences sociales de l'Unil, Daniela Cerqui Ducret est spécialiste en anthropologie des techniques. Elle s'intéresse notamment à l'impact des nouvelles technologies sur l'homme et la société. Pour L'auditoire, elle décrypte les enjeux et questionnements autour de la relation entre l'humain et la technique.

On oppose actuellement deux idéologies, l'une transhumaniste et l'autre bioconservatrice; selon vous, quelle est la vision la plus répandue dans notre société aujourd'hui?

On pourrait penser que la plupart des gens sont bioconservateurs, mais je dirais paradoxalement que le transhumanisme est bien plus répandu: je pense que nous sommes une société transhumaniste qui s'ignore. Beaucoup estiment que le transhumanisme serait un mauvais usage de techniques qui, si elles sont bien utilisées, sont des techniques thérapeutiques, selon l'idée que le thérapeutique serait positif et le transhumanisme négatif. Je soutiens au contraire que le transhumanisme n'est pas un mauvais usage de techniques qui, bien utilisées, seraient médicales; c'est en fait l'aboutissement de notre système de santé actuel. Parce qu'on a un système dans lequel on met la barre toujours plus haut, qui prend en charge toujours plus de personnes en bonne santé... J'entends: un système de santé dans lequel on a une médecine

préventive, une médecine prédictive, une médecine anti-âge est, pour moi, un système transhumaniste.

Quelles peuvent être les conséquences d'un système qui vise l'amélioration et l'augmentation humaines?

Cela dépend du niveau auquel on se place. La plupart des gens ont envie de vivre longtemps en bonne santé, donc à titre individuel je ne vois pas de danger; c'est une question de bien-être. Là où cela devient problématique, c'est au niveau social, parce qu'on est en train de fabriquer des individus, sans réfléchir à comment ils vont vivre en société. Et ce n'est même pas de la musique complètement d'avenir: on a déjà augmenté notre espérance de vie, c'est cela qui fait qu'on n'a plus assez de jeunes pour payer les retraites. Ce phénomène ne va faire qu'aggraver tout ce qu'on connaît déjà, et on ne s'en préoccupe pas. On continue à fabriquer les individus sans penser la société. Donc là, je dirais qu'il y a un danger. Et il faudrait aussi questionner le niveau de l'humanité: y a-t-il un

moment, un point de rupture à partir duquel on n'est plus humain? C'est un peu la métaphore du bateau de Thésée, duquel on change les planches les unes après les autres: est-ce toujours le bateau de Thésée à la fin? L'histoire veut que ce soit toujours le cas; mais, si on applique cela à l'humain, on n'en sait rien. On est dans le domaine de la spéculation par rapport à notre humanité même.

Beaucoup estiment nécessaire d'augmenter l'humain afin qu'il ne soit pas dépassé par la machine. Ces évolutions technologiques sont-elles inévitables?

Non! Bien sûr que non. Certains ont ce discours qui met en avant l'idée qu'on n'a pas le choix, qu'on doit fusionner avec les machines, pour garder le contrôle, avant qu'elles nous dépassent. En tant qu'anthropologue, j'ai envie de souligner que ces techniques ne tombent pas du ciel: ces machines qui nous dépassent, si elles nous dépassent, ne sont pas arrivées là par hasard. Elles sont là parce que nous les avons pensées comme telles. C'est en fait un système de représentations très actuel et très paradoxal: on crée des machines auxquelles on délègue des compétences humaines, puis on s'y compare et on décide que nous sommes inférieurs, et à partir de là, la seule solution est de s'augmenter pour se mettre à niveau.

Le remplacement de l'humain par la machine risque-t-il d'entraîner une restructuration du monde du travail?

Vous avez entendu parler du robot Zora? C'est un robot qui «travaille» en EMS. L'entreprise qui la vend la décrit selon quatre qualificatifs: gentille, joueuse, mignonne et patiente. On parle d'un robot, mais ils la vendent avec des qualificatifs humains qu'on jugerait indispensables pour des emplois comme

ceux-là. Or, aujourd'hui, le métier d'infirmière, par exemple, est plus technique qu'avant et laisse moins de place à l'aspect relationnel. Donc c'est une sorte de retournement: on nous vend un robot avec des qualificatifs humains, mettant en avant un aspect relationnel, de contact, alors que les personnes réelles qui font ce travail disent que c'est justement cet aspect-là qu'on ne les laisse plus exercer dans le cadre de leur métier. On entre donc dans un imaginaire d'interchangeabilité entre l'humain et le robot, dans le monde du travail mais aussi ailleurs: l'année passée, un homme a épousé un robot, par exemple. On a d'abord eu une interchangeabilité au niveau de la force motrice, puis au niveau décisionnel avec l'intelligence artificielle, et maintenant on en arrive à échanger des humains et des machines sur des plans qui demanderaient du relationnel. Il y a donc une sorte de mise à plat; la structure de l'emploi est en train de changer. Ce qui me préoccupe le plus, c'est le statut de l'humain dans ce monde en devenir.

Quelles sont vos prédictions pour l'avenir et que peut-on faire pour s'y préparer?

Je ne poserais pas la question de cette façon, parce que se demander comment s'y préparer, c'est très fataliste: c'est l'idée que cela va se passer sans nous. C'est cela qui m'inquiète: qu'on ne se montre pas capables collectivement de produire des projets de société viables dans lesquels on n'aurait pas la technologie comme squelette indispensable. Je pense qu'on a un rôle proactif à jouer, et c'est là qu'il faudrait secouer le prunier un peu plus sérieusement. •



Lauréane Badoux

Propos recueillis par
Lauréane Badoux, Valentine Michel
et Antoine Schaub

«On met ces problématiques au futur, mais elles sont déjà très présentes»

Interview avec Johann Roduit

INTERVIEW • Johann Roduit, docteur en droit et éthique biomédicale, est l'actuel *Managing Director* du centre d'humanités médicales de l'Université de Zurich. Hors du cadre académique, il est également curateur de TEDxMartigny et co-fondateur du *think tank* NeoHumanitas, une plate-forme promouvant la réflexion autour des nouvelles technologies. Rencontre.

Vous avez fondé NeoHumanitas afin d'offrir un espace de discussion autour de l'avenir et des nouvelles technologies. Pourquoi est-il si important qu'il y ait un débat public sur ces questions?

Parce que c'est un problème, ou plutôt un défi, de société. Ces problématiques, qu'il s'agisse de nouvelles technologies, d'augmentation humaine, ou d'intelligence artificielle, doivent être débattues et discutées en dehors des murs académiques. Le but est donc de promouvoir un débat le plus démocratique possible, afin que chacun puisse participer, parce que ce sont des défis de société, et pas simplement des théories académiques. Ce sont des questions éthiques, sociales, juridiques, politiques... Et il n'y a pas que les universitaires qui peuvent y répondre. C'est cela qui est intéressant: réfléchir ensemble sur la même problématique, mais avec des approches différentes.

Vous soulignez le fait que ce sont des questions qui touchent l'entier de la société; selon vous, quels en sont les enjeux principaux?

Un premier enjeu serait la question de ce qu'on peut contrôler: la plupart du temps, nous décidons dans une certaine mesure quelles technologies on veut ou non, mais il y a des pressions sociales et politiques qui nous poussent à en utiliser certaines. Par exemple, on n'a plus vraiment le choix d'utiliser ou non un téléphone portable. Y a-t-il un impératif technologique? Un autre défi important, c'est la fracture entre ceux qui ont accès aux technologies et ceux qui ne l'ont pas. Ce sont des questions de justice sociale et d'inégalités, et souvent on met ces problématiques au futur, mais elles sont déjà très présentes: on a déjà un système de santé à deux vitesses, on a déjà des gens qui ont une espérance de vie plus grande que d'autres. Est-ce

que la technologie va réduire ou aggraver cela, à voir, mais au fond la question est déjà là.

Divers projets ont pour but l'amélioration de l'humain par la technologie. Comment savoir où mettre la limite d'un point de vue éthique?

Les principes de bioéthique peuvent nous donner une première grille d'analyse. La première question est celle du risque: est-ce qu'une intervention va créer un risque, un problème de santé? Ensuite, on a la question de l'autonomie: est-ce qu'on va avoir le choix de s'augmenter, ou est-ce que l'on y sera forcés? Troisième question, la justice: qui aura accès aux technologies? Un groupe de personnes aisées ou tout le monde? Et, enfin, le concept de bienfaisance: est-ce que ce qui arrive est bénéfique et permet une vie meilleure pour l'individu? Là on a déjà une grille d'analyse. Mais, au-delà de cela, je pense que la question fondamentale, c'est: qui sommes-nous en tant qu'êtres humains, et quel type d'êtres désire-t-on devenir? Et là on peut s'aider en créant des scénarios futurs, pour voir les directions dans lesquelles on veut aller ou non. C'est un peu comme étudier l'Histoire: on l'étudie pour se libérer et s'assurer qu'on ne fera pas les mêmes erreurs. On analyse ce qu'on peut faire différemment, et en fait on peut faire la même chose avec des scénarios, pour se libérer des futurs dont ne veut pas.

Le transhumanisme est-il opposé à la religion?

Ce n'est pas forcément séparé: il y a des groupes chrétiens et mormons transhumanistes, par exemple. Au fond, il s'agit de poser des questions sur l'évolution et l'avenir de l'espèce. La plupart des religions s'intéressent à ces questions eschatologiques, la fin de l'existence, et à l'idée d'être libéré de notre condition de mortel.

Johann Roduit



Donc ce sont des grandes questions: d'où venons-nous, où allons-nous, qui sommes-nous? S'agit-il de questions fondamentales de la religion, je ne sais pas, je pense que ça dépend de la définition qu'on lui donne. Dans tous les cas, cela nous donne une trame, une sorte de récit pour comprendre notre existence. Beaucoup s'intéressent à la question de l'immortalité dans le discours transhumaniste, or les transhumanistes parlent moins d'immortalité que d'amortalité. Ils se rendent bien compte que les accidents, les décès, les suicides vont rester. L'amortalité est donc une question biologique: l'idée de vivre le plus longtemps possible en bonne santé. L'immortalité par contre reste une question métaphysique, et on peut très bien imaginer un transhumaniste qui vivrait 10'000 ans et qui à 9'999 ans se poserait la question de ce qui va se passer après; la question de la vie après la mort demeure.

Peut-on refuser ces technologies, ou est-ce qu'un jour l'homme sera au service de celles-ci?

C'est difficile à dire: d'un côté, on aurait le droit de refuser une technologie, puisque c'est l'humain qui la crée, mais, de l'autre, il y a quand même un marché qui la demande. Donc cela existe pour une raison, et aujourd'hui, c'est par exemple difficile de vivre sans ordinateur. Quand on s'imaginer la vie professionnelle de beaucoup de gens, cela se résume à être devant un écran toute la journée. Et ça, est-ce que ça nous a libérés de notre condition et aidés dans notre travail, ou est-ce que c'est déshumanisant? Il faut au moins se poser la question. •

Propos recueillis par
Lauréane Badoux, Valentine Michel
et Antoine Schaub

Une idéologie branchée

Les origines de l'homme-dieu

VALEURS • Augmenter les capacités de l'être humain en le fusionnant avec les nouvelles technologies: tel est l'objectif des transhumanistes. Tandis que les projets les plus prometteurs sont déjà sur pied, les interrogations sur leurs conséquences sont nombreuses.

Le transhumanisme, de la science-fiction? Il trouve en fait ses origines au siècle des Lumières.

Neuralink, *start-up* fondée en 2016 par le fantasque entrepreneur Elon Musk, a pour but de connecter directement le cerveau humain avec une intelligence artificielle, démultipliant ainsi les capacités cérébrales de son détenteur. L'Institut de technologie du Massachusetts (MIT) développe de son côté des exosquelettes permettant à leurs utilisateurs de disposer de deux bras supplémentaires, réduisant du même coup considérablement la pénibilité des travaux physiques. Google, via sa filiale Calico, mise sur la biotechnologie pour faire bondir l'espérance de vie de plusieurs dizaines – voire centaines – d'années, jusqu'à purement et simplement éradiquer le processus de vieillissement. Ces trois exemples, si fous qu'ils puissent paraître, sont pourtant bien réels et s'inscrivent dans une même idéologie selon laquelle le développement des technologies devrait servir à améliorer les capacités humaines. C'est ce que l'on appelle le transhumanisme.



Le H+ est un symbole récurrent du transhumanisme.

La crainte d'une nouvelle espèce

Cette vision ne fait toutefois pas l'unanimité. Bon nombre de penseurs s'inquiètent en effet de perdre la nature humaine dans ce fusionnement de l'homme avec la technologie. Ce courant de pensée, connu sous le nom de bioconservatisme, veut à tout prix éviter la création d'une nouvelle espèce, les «post-humains» – des hommes dotés par la technologie de capacités exceptionnelles, donc –, laquelle serait selon eux la porte ouverte à de nombreuses dérives, notamment autoritaires ou eugénistes. Mais à partir de quand pourra-t-on parler d'une nouvelle espèce? «Pour les transhumanistes, la frontière entre humain et post-humain est floue, et ces catégories n'ont pas beaucoup d'importance. Pour eux, la question importante n'est pas "qu'est-ce qu'un humain?", mais plutôt "que voulons-nous préserver de l'humain?"», explique Alexandre Maurer, porte-parole de l'Association française transhumaniste. Selon lui, il faut chercher à «préserver et développer des caractéristiques comme l'intelligence, l'empathie et la conscience», qu'il considère comme les prédispositions humaines les plus précieuses.

Quelle vision de l'homme?

Au-delà de ces questions définitionnelles, les bioconservateurs reprochent également aux transhumanistes d'avoir une vision pessimiste de l'homme, puisque la nécessité de l'augmenter signifierait qu'il est incomplet et pas assez performant. Alexandre Maurer voit les choses différemment: «Le transhumanisme ne repose pas sur la frustration ou l'insatisfaction des capacités humaines, mais sur une envie d'"être" davantage.» De ce point de vue, la focale n'est donc pas mise sur les imperfections de l'être humain, mais sur les possibilités que peuvent offrir les progrès techniques.

Le capitalisme en toile de fond

Néanmoins, il faut avoir à l'esprit que le transhumanisme s'inscrit dans une société occidentale caractérisée par la logique capitaliste. Il est dès lors indispensable de pousser la réflexion plus loin. Effectivement, dans un système récompensant la productivité et l'efficacité, les individus qui disposeront de ces augmentations techniques jouiront d'un

immense avantage sur les autres. Alexandre Maurer s'en défend: «Ce n'est pas une fatalité. Il faut distinguer les améliorations qui permettent d'être "mieux que le voisin" (être plus beau, plus rapide, plus fort...), et celles qui s'apprécient pour elles-mêmes (comme l'allongement de la durée de vie en bonne santé). Je pense qu'il faut surtout encourager les secondes.» Reste encore la question des inégalités d'accès, tout le monde ne pouvant pas s'offrir ces améliorations (voir page suivante). Sur ce point, le porte-parole se veut optimiste: «Il n'y aucune raison de penser que ces technologies ne se démocratiseront pas, comme les téléphones portables, les automobiles ou internet. Seuls les produits de luxe, objectivement peu utiles, restent réservés aux riches.» Que l'avenir lui donne raison ou non, le transhumanisme pose des questions qui peuvent paraître lointaines, mais qui sont pourtant très actuelles, et auxquelles il est important de réfléchir, sous peine d'être dépassé le moment venu. •

Le mot «transhumanisme» apparaît pour la première fois en 1957 dans le livre *New Bottles for New Wine*, écrit par Julian Huxley, un biologiste britannique fervent défenseur de l'eugénisme. Si certaines personnes utilisent cette date pour marquer le début du mouvement, le fantasme de l'homme transcendant ses capacités remonte à bien plus longtemps. La mythologie grecque voit déjà apparaître dans ses récits des personnages trouvant une certaine complaisance à se prendre pour des dieux. Ceux-ci sont néanmoins sévèrement punis, comme Icare, dont les ailes de cire s'enflamment à l'approche du soleil, ou Prométhée, qui subit un châtement peu enviable – se faire continuellement picorer le foie par un aigle – après avoir dérobé le feu à Zeus afin de le ramener sur Terre. Le message est clair: l'homme doit rester à sa place et ne doit en aucun cas marcher sur les plates-bandes des dieux. Un discours qui se retrouve les siècles suivants dans les religions monothéistes. Cela n'a pourtant pas empêché les alchimistes, d'abord arabes puis européens, de chercher (sans grand succès) pendant tout le Moyen Âge l'élixir d'immortalité. Néanmoins, le transhumanisme prend réellement forme au XVIII^e siècle avec les Lumières, dont le discours est très similaire aux propos que tiennent aujourd'hui les partisans du mouvement. Dieu mis de côté, les penseurs éclairés voient en effet en la science et la raison l'espoir de construire un monde et une vie meilleurs. Condorcet, représentant des Lumières, dit lui-même: «Serait-il absurde, maintenant, de supposer que ce perfectionnement de l'espèce humaine doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini?» Trois révolutions industrielles plus tard, internet et les *smartphones* se sont répandus sur l'ensemble de la planète. Serions-nous déjà tous en train de devenir des dieux? •

Des robots pour les bobos

MÉDECINE • Prothèses bioniques, robots-chirurgiens ultra-précis, greffes d'organes artificiels: l'avenir de la médecine semble sourire radieusement aux nouvelles technologies. Si leur combinaison paraît engageante, nombreuses et complexes sont les questions qu'elle suscite. Tour d'horizon des enjeux de la médecine de demain.

La médecine est un savoir boule-de-neige, une discipline en constante évolution. Ces dernières années, c'est à l'émergence des technosciences que l'on doit la confirmation de ce constat. Les innovations techniques se bousculent au portillon et promettent de manière très concrète l'amélioration de tous types de soins: technologies d'impression 3D de la peau pour les grands brûlés, pancréas électroniques pour piloter le traitement des diabétiques, implants de micro-télescopes sur la rétine pour corriger la myopie. Malgré notre engouement facile pour ces irrécusables progrès, la question du partenariat entre technologie et médecine a l'art de nous mettre – surtout du fait de notre aveu d'ignorance de l'avenir – dans une posture ambivalente. Dès lors, comment «gérer» le progrès? Et qu'est-ce que ces avancées signifient réellement pour le monde de la médecine?

A priori l'enthousiasme

Grâce à l'intelligence artificielle, le monde médical élargit considérablement ses horizons. Une nouvelle qui apporte son lot de variables inconnues – et donc inévitablement une certaine angoisse – mais qu'une majorité semble acclamer. En effet, dans cette optique dominante, comment avoir

«l'impertinence» de renier des outils qui soigneront demain l'incurable d'aujourd'hui? Les nouvelles possibilités techniques améliorent directement la qualité des soins; n'est-ce pas l'objectif même de la médecine? S'aider d'instruments pour soigner mieux, plus vite, plus efficacement, plus longtemps. Les médecins auraient alors théoriquement toutes les raisons d'accueillir à bras ouverts les nouvelles technologies et de les insérer dans leur temple de pratique.

Obstacles éthiques

Cependant, ces technologies sont tellement révolutionnaires dans leur potentiel de mutation de la condition humaine que leur acceptation n'a rien d'inconditionnel. Leur émergence engendre foule de questions dont les réponses ne nous apparaissent aujourd'hui qu'avec des contours très vaporeux. La plus brûlante: où va-t-on fixer les limites d'utilisation de ces technologies? Plus précisément, cette interrogation est une conséquence du houleux débat sur le placement de la frontière entre l'humain «réparé» et l'humain «augmenté». La réparation surviendrait après une maladie ou un accident et viserait à redonner au patient son état initial, tandis que l'augmentation aurait pour

objectif de procurer des capacités améliorées à un individu déjà (ou pourtant) sain dans un but non thérapeutique.

Où va-t-on fixer les limites d'utilisation de ces technologies?

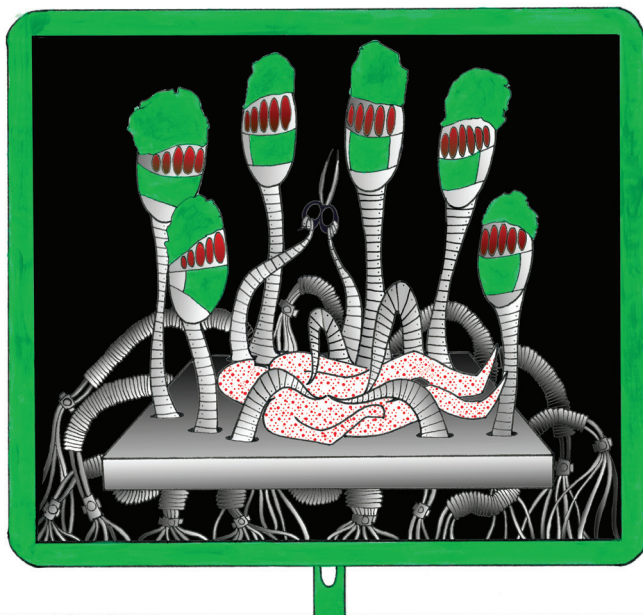
Pour Vincent Menuz, docteur et enseignant en biologie à l'Université de Genève et spécialiste de bioéthique, «il n'y a pas de frontière franche entre réparer et augmenter. Un vaccin, par exemple, n'est pas une "réparation" (car rien n'est cassé à proprement parler), c'est une "augmentation" de votre capacité de défense contre un virus donné. Et pourtant, il me semble que peu de médecins considèrent qu'un vaccin est une augmentation humaine. La plupart des penseurs, dont je fais partie d'ailleurs, estiment aujourd'hui que la distinction entre "amélioration" et "thérapie" ne tient pas la route.» De quoi rassurer ceux qui ont peur d'assister à une dénaturaison de l'homme? Nombreux sont les sceptiques qui, par peur de devenir «parfaits» et d'éroder le charme de l'arbitraire qui caractérise notre espèce, ne font pas rimer progrès technologique avec progrès humain. Des craintes par ailleurs souvent projetées dans la pop-culture (voir page 11). Et Vincent Menuz de confirmer: «Il y a également une angoisse autour du problème de l'autonomie: est-ce qu'un parent pourrait choisir de modifier technologiquement son enfant dans le but d'augmenter sa mémoire? Est-ce que l'enfant aurait le choix?» Autant de discussions éthiques qu'il est nécessaire de garder en tête pour ne pas «perdre le contrôle».

Vers une oligarchie sanitaire?

Finalement, nous sommes en droit de nous demander à qui cette évolution de la médecine va réellement profiter. Les machines – même si elles tendent à se banaliser – coûtent très cher, surtout en raison de la recherche scientifique qui les enfante. Dans une société régie par des inégalités économiques sans cesse croissantes, peut-on vraiment croire que tout le monde aura accès à cette médecine de pointe? Pour Vincent Menuz, même en excluant le problème de la fracture Nord-Sud, en ne comptant que les pays occidentaux et développés, la justice de l'accès aux nouvelles technologies semble disharmonique: «Il se pourrait bien que la médecine "ordinaire" ne puisse plus suivre les progrès technologiques en raison des coûts relatifs à l'acquisition et à l'utilisation de ces outils, et que par conséquent certains professionnels de la santé se regroupent autour d'une technologie médicale donnée pour former des centres de traitements spécifiques qui s'adresseront, à mon avis, majoritairement à des patients aisés.»

La médecine doit également faire face à un problème d'inégalités sociales

Résultat des courses: la médecine doit également faire face à un problème d'inégalités sociales. La question de son avenir n'est donc pas propre aux philosophes éthiques; portons le débat jusqu'aux économistes. Ainsi, l'évolution de la médecine ne se discute pas qu'à travers une focale. Pour mieux la comprendre, n'oublions pas de multiplier les analyses. Oui, le progrès est souhaitable. Oui, il faut embrasser avec enthousiasme les bienfaits qu'il offre. Seulement, afin qu'il puisse rester une force à notre service, utilisons-le de manière intelligente, mesurée et toujours remise en question. •



Emmanuelle Flauraud

Touche pas à mon travail!

EMPLOI • Selon certaines estimations, l'automatisation remplacera 47% du travail effectué par des humains dans les 15 à 20 prochaines années, soit l'équivalent de plus d'un milliard d'emplois. Les prévisions demeurent toutefois contradictoires, vagues et incertaines. A quoi ressemblera le monde du travail? Décryptage.

Cela ne relève plus de la science-fiction: l'émergence de l'intelligence artificielle (IA), souvent qualifiée de «quatrième révolution industrielle», est déjà à l'œuvre à travers le monde. En effet, tandis que Dubaï a doté sa police d'un premier agent robot-humanoïde et souhaite étendre ce cas à 25% de son personnel policier d'ici à 2030, un premier master suisse en intelligence artificielle a ouvert ses portes à Lugano en automne dernier.

Les prévisions se révèlent non seulement contradictoires, mais surtout vagues

À l'aube de cette nouvelle révolution technologique, une question cruciale se pose: quels en seront les impacts sur le marché du travail ainsi que sur notre relation à celui-ci? Alors qu'un rapport de Frey & Osborne prédit que l'automatisation remplacera 47% du travail effectué par des humains dans les quinze à vingt prochaines années, soit l'équivalent de plus d'un milliard d'emplois, les prévisions se révèlent non seulement contradictoires, mais surtout vagues. Afin de réfléchir à ces divers enjeux, un colloque intitulé «L'IA et l'avenir du travail» a pris place les 22 et 23 mars derniers à l'Université de Lausanne.

L'IA, chance ou menace?

Que ce soit dans les domaines de la médecine ou du droit, la performance et la rentabilité de l'IA séduisent. Celle-ci permettrait de libérer l'être humain des tâches pénibles et répétitives tout en assurant un résultat de qualité égale, si ce n'est supérieure. Ainsi, collaborer avec l'IA permettrait de diagnostiquer un cancer plus efficacement, mais également de régler des affaires judiciaires avec plus de rapidité. Il existe toutefois un revers à la médaille. Selon Michael Watkins, professeur à l'IMD et expert en transitions accélérées qui s'exprimait à la RTS en juillet 2017, bien que l'IA puisse générer de nouvelles professions,

celles-ci ne seront en rien comparables aux places qu'elle condamnera. Laurent Alexandre, auteur de *La guerre des intelligences*, cite par exemple le cas des comptables qui seraient, à l'exception de rares experts, dépassés par l'IA dans les années à venir. Marc Audétat, respon-

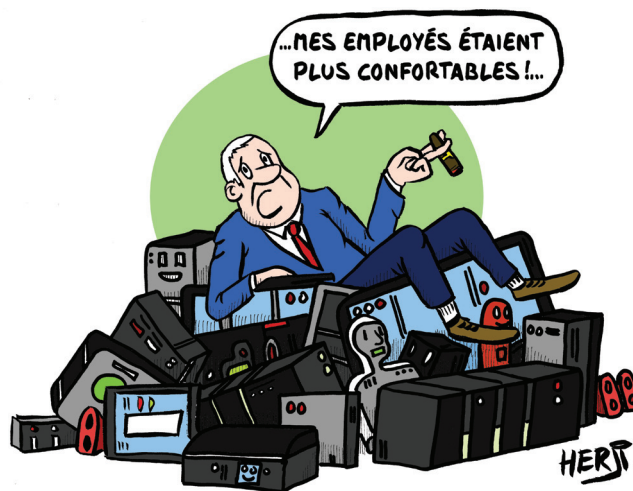
qualifiés qui seront supplantés par des machines? Selon Michael Watkins, il s'agirait de «la plus grave crise d'identité globale». De plus, on soulignait au colloque que l'accroissement de la compétitivité, induite par l'arrivée des IA sur le marché du travail, pourrait engendrer une

technologies interrogerait également notre relation au travail.

Comment s'adapter?

Sommes-nous en train de former des jeunes destinés au chômage? Ne faudrait-il pas adapter l'éducation et la formation à l'arrivée de l'IA? Laurent Alexandre conseille de se former dans des domaines où nous serons complémentaires à l'IA, tels que les humanités ou la multidisciplinarité. Marc Audétat craint toutefois qu'un appel à une réforme de l'éducation pousse à la précipitation et risquerait d'empirer la situation en dévalorisant davantage le travail humain. Toutefois, qu'en est-il du rôle de l'Etat? Celui-ci a-t-il mis en place des lois pour réguler cette innovation et protéger au mieux les employés? Un point qui semble faire l'unanimité au sein de cette houleuse controverse est l'absence de débats sur un éventuel encadrement étatique de l'IA. Marc Audétat souligne que «le discours fédéral sur l'IA tend à être borné par les seules perspectives de compétitivité économique et de croissance». Il serait pourtant envisageable de mettre en place un quota minimum d'employés ou une taxation des IA, déjà au cœur des discussions. Ainsi semble-t-il nécessaire, dans un engrenage capitaliste dont la démesure néglige trop souvent l'individu et son environnement, d'assurer un minimum de sécurité professionnelle aux travailleurs en légiférant la diffusion de l'IA. Dans le cas contraire, ce sera tout un système qui se devra d'être repensé, bien au-delà des rails du capital... •

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE: LES GRANDS PATRONS DÉÇUS



sable de recherche à l'Interface sciences-société de l'Unil et organisateur du colloque susmentionné, préfère nuancer de tels pronostics qu'il qualifie de spéculatifs: «Toute nouvelle technologie a toujours un potentiel de risques et d'opportunités.» Selon lui, les métiers évoluent mais sont rarement complètement supprimés. De plus, il insiste sur le fait qu'il est encore trop tôt pour prédire de manière exacte les professions qui seront les plus concernées par cette évolution. Néanmoins, il précise que le secteur tertiaire, le premier secteur d'emploi en Suisse, sera le plus touché car «l'IA se déploiera spécialement dans les tâches cognitives répétitives».

Vers une redéfinition du travail?

Il est indéniable que le travail est constitutif de notre identité ainsi que de notre statut au sein de la société. Qu'advient-il donc des employés

charge émotionnelle et cognitive supplémentaire, provoquant davantage de stress et de burn-outs.

L'arrivée de ces nouvelles technologies interroge notre relation au travail

Marc Audétat, à l'image des participants du colloque, ne juge toutefois pas qu'un «grand remplacement» aura lieu. En effet, selon lui, tout dépendra de «la différence entre la vitesse de remplacement par rapport à celle de création d'emplois». Néanmoins, il pense que «l'opportunité de réfléchir à un changement social profond de la relation entre le travail et le revenu vaut toujours la peine». Ainsi, au-delà de l'identité individuelle, l'arrivée de ces nouvelles

Rachel Barbara Häubi

A la conquête de la politique

AFFAIRES PUBLIQUES • Progressivement, les doctrines transhumanistes se multiplient, traversant les frontières de la science pour atteindre la société dans son ensemble, et plus particulièrement le monde politique. Exemples.

Le célèbre robot Sophia, conçu par la compagnie Hanson Robotics, jouit aujourd'hui d'une véritable reconnaissance publique: il est en effet le premier robot du monde à avoir été déclaré citoyen. Sophia, devenue citoyenne d'Arabie saoudite en 2017, est également la première entité non humaine à se voir décerner un titre par les Nations Unies.

Sophia est le premier robot du monde à avoir été déclaré citoyen

Dans un pays où la liberté des femmes est sujette à controverse, Sophia détonne. Son créateur, David Hanson, dans une interview pour CNBC, n'hésite

pas à lui attribuer une réelle mission politique: celle de défendre les droits des femmes, montrant ainsi une association possible entre science et monde politique.

Une politique transhumaniste

Plus concrètement encore, la scène politique se transforme face à l'apparition d'idéaux transhumanistes. En 2010, Marc Roux fondait l'Association française transhumaniste. En 2014, ce fut Zoltan Istvan qui entra directement en politique, d'abord avec le Transhumanist Party américain, puis avec le Transhumanist Party Global, aux visées mondiales. En 2015, l'Europe assistait à la création de son premier parti issu de ce mouvement en Grande-Bretagne. Si ces partis ne disposent pas d'une très grande notoriété,

ils parviennent tout de même à rassembler leurs adeptes. Cette soif de reconnaissance politique s'accompagne par ailleurs de revendications: l'association française susmentionnée, par exemple, place la question sociale au cœur du mouvement. Elle prétend ainsi à une amélioration du système démocratique: perfectionner l'être humain dans une perspective égalitaire, le but étant de démocratiser les progrès de la science afin d'éviter de réserver les innovations techniques à une caste privilégiée.

Une frontière poreuse

Ce qui frappe dans ces exemples est la fragilité des frontières entre science et politique. Que ce soit avec la figure robotique de Sophia ou la formation de partis transhumanistes, les deux

domaines entretiennent d'étroites relations et bousculent le monde social. Cette influence ne passe par ailleurs pas inaperçue et inquiète certaines entités politiques. Comme en témoigne Philippe Houdy dans son *Traité de bioéthique* (2010), l'Union européenne a adopté des plans d'action afin de sensibiliser les chercheurs en nanosciences, l'essentiel étant de ne pas perdre de vue les enjeux éthiques. Car au-delà de révolutions techniques, les implications du transhumanisme sont sociétales et humaines. Une occasion de rappeler la célèbre maxime rabelaisienne: «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.» •

Sacha Toupance

Une clé USB peut-elle penser?

HUMANITÉ • Rêve, réalité, utopie ou dystopie, non-sens, ou encore folie mégalomane? L'idée de pouvoir «télécharger son cerveau» mobilise des opinions très tranchées et pose la question des limites et similarités entre humain et machine.

«Dans trente ans, les humains seront capables de télécharger leur esprit en totalité vers des ordinateurs pour devenir numériquement immortels.» Voilà ce qu'affirmait Ray Kurzweil au Global Futures 2045 International Congress en 2015. Directeur de l'ingénierie chez Google, futurologue et fervent défenseur du transhumanisme, Kurzweil semble avoir grand espoir en cette possibilité; il aurait ainsi même prévu de se faire cryogéniser dans l'éventualité où il mourrait avant d'avoir eu l'opportunité de «télécharger son cerveau».

Des avis partagés

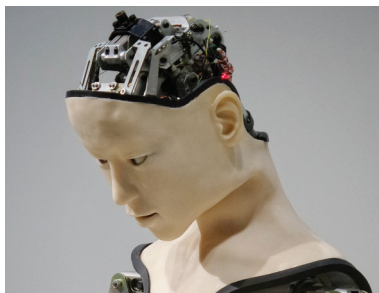
En faisant une telle affirmation, Kurzweil laisse néanmoins de nombreux professionnels sceptiques. En effet, d'un point de vue biologique ou neuroscientifique, la complexité du cerveau humain paraît difficilement imitable. Le système nerveux central est composé d'approximativement 860 billions de connexions. De plus, il ne suffirait pas de toutes les reproduire; le cerveau fonctionne effectivement en relation avec un corps qui lui répond et qui lui permet d'interagir avec l'extérieur. Séparer le système nerveux central d'un tel support s'apparenterait à une privation sensorielle totale, et les capacités d'apprentissage et surtout d'interaction en seraient grandement limitées. Avant d'enfermer le cerveau sur une clé USB, il faudrait donc trouver un moyen adéquat de permettre le contact avec le monde extérieur. Tout cela ne décourage pas pour autant des chercheurs comme Kurzweil, ou encore

Henry Markram, directeur du projet «Blue Brain» de l'EPFL, qui a notamment l'ambition de simuler l'activité du cerveau par le biais d'un (super) ordinateur. L'avancée et le soutien qu'obtient ce type de projet a ainsi de quoi mettre en doute leur impossibilité supposée.

Remise en question

Au-delà de ces restrictions ou avancées techniques, d'autres questionnements se posent. Notamment d'un point de vue éthique et philosophique: qu'est-ce qui fait l'humain? Que pouvons-nous considérer comme vivant? Mais aussi d'un point de vue plus personnel, et identitaire: notre esprit, notre personnalité et nos émotions ne sont-ils que des codes programmables? Peuvent-ils se résumer en une série de chiffres? Dans un monde où des ordinateurs sont désormais capables de composer de la musique (nous l'évoquons dans le numéro 243), alors que l'art a longtemps

été pensé comme propre à l'être humain, les frontières qui existent entre homme et machine, ainsi qu'entre intelligence organique et artificielle, sont grandement remises en question. Ces frontières n'ont en effet jamais été aussi floues. Il y a encore quelques années, il était difficile d'imaginer l'existence de technologies qui font aujourd'hui partie de notre quotidien. Pouvoir transférer son cerveau sur une clé USB ou assister à la création d'une interaction entre une machine et un être humain ne paraît plus si inconcevable qu'alors. L'humain et la technologie s'entremêlent et se confondent; la question est donc de savoir jusqu'à quel point la similarité ira. Finalement, une machine n'a pas besoin de ressembler en tout point à un être humain, il lui suffit peut-être de pouvoir nous faire croire qu'elle en est un. •



Maurane Chollet

Galipettes robotiques

SEXE • Corps ultraréalistes, capacité à dialoguer, toujours disponibles pour assouvir les pulsions les plus variées, les robots sexuels font leur apparition sur le marché, et soulèvent leur lot d'inquiétudes, d'espoirs et de spéculations.

Les *love dolls*, ces poupées destinées à la fornication et plus si affinées, impressionnent déjà par leur réalisme troublant. Mais aujourd'hui, plusieurs entreprises lèvent d'un cran la barre des défis, puisqu'elles tâchent de leur donner une illusion de vie qui ne s'arrête pas au papier, en leur adjoignant intelligence artificielle et visage mobile.

Les robots sexuels suscitent pléthore de fantasmes, mais aussi de craintes

Ces premiers prototypes de robots sexuels, ou *sexbots*, suscitent pléthore

de fantasmes, mais aussi de craintes. L'une d'elles concerne la perception des femmes que pourraient véhiculer ces machines: on trouve en écrasante majorité des poupées féminines, aux proportions souvent exagérées, et dont les détails de l'apparence, tels que le maquillage, n'ont pas grand chose à voir avec la réalité des corps des femmes. Cela fait craindre que ces robots renforcent une objectification, dont ils seraient le reflet, de la gent féminine. Une autre peur répandue est celle de voir les futurs détenteurs de ces merveilles de technologie s'isoler et d'assister à long terme à un appauvrissement, une distorsion des relations humaines. Au contraire, nombre de partisans des *sexbots* affirment que ceux-ci pourraient aider à traiter des dysfonctions sexuelles

telles que l'impuissance, et font surtout remarquer qu'ils pourraient être d'un grand secours pour tous les gens qui peinent à trouver un partenaire.

Un questionnement sur l'humain

Pour expliquer l'ampleur des controverses soulevées par l'arrivée des *sexbots*, une piste est celle de les voir comme étant à la croisée de deux types de médiums érotiques: ceux qui jouent au niveau de la représentation des corps humains (dessin, sculpture, photographie, vidéo), et ceux qui stimulent directement le corps (les sextoys, qui existent depuis longtemps). Et en plus de cumuler ces deux aspects, les robots s'adaptent à leur utilisateur, puisqu'ils sont capables de discuter avec leur partenaire. Reste à savoir comment la

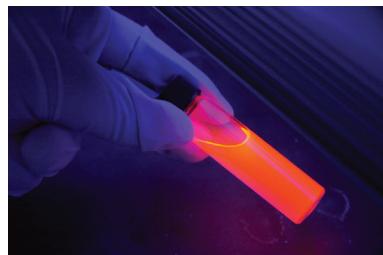
majorité des humains va réagir à cet anthropomorphisme bientôt total. Ce simulacre de vie est-il susceptible de répugner, ou au contraire de susciter le désir? Les gens se sentiront-ils floués devant cette illusion d'être avec quelqu'un, ou considéreront-ils ce rapport particulier comme une alternative bienvenue aux interactions classiques? Et pourquoi? Au vu des thématiques touchées, les robots sexuels constituent à l'évidence une opportunité de réflexion profonde sur l'humain et ses besoins. •

Lighea Ardia

L'EPFL, campus tourné vers l'avenir

TECHNOLOGIE • Depuis plusieurs années, l'EPFL innove intensément dans le domaine de la médecine. Du macro au nano, des laboratoires débordants de créativité inventent et découvrent tous les jours. Petit aperçu de ce qui s'y trame.

Lorsqu'on entend parler d'innovation, on s' imagine des objets futuristes tout droit sortis de nos romans préférés de science-fiction. Pourtant, à deux pas de l'Unil, l'EPFL participe depuis de nombreuses années à la transformation notamment de la médecine par le biais de la technologie. C'est-à-dire?



Les découvertes du jour

Un des problèmes éternels de la médecine est celui de la paralysie. Parfois due à une lésion des connexions du cerveau avec la moelle épinière, elle peut être irréversible. Pourtant, ce problème ne semble plus être irrésoluble. En effet, des chercheurs de l'EPFL sont sur le point de rendre aux paralysés le contrôle de leurs muscles: grâce à deux senseurs implantés dans le cerveau et la moelle épinière, les signaux émis par les neurones sont lus et traduits en impulsions électriques dans les nerfs. Ensuite, ces décharges provoquent la

contraction ou le relâchement des muscles concernés, et ainsi le mouvement. La prouesse technique est double, car le signal doit non seulement être lu correctement, mais il doit également être transmis avec succès dans la moelle épinière. Si cela représente un processus compliqué, il semble néanmoins très prometteur, puisque les premières expériences sur des singes ont été probantes. A une toute autre échelle, un laboratoire de l'EPFL, en collaboration avec l'ETHZ, travaille sur un micro-robot capable de se déplacer dans le corps afin de délivrer à un lieu prédéfini la dose nécessaire d'un médicament, ce qui faciliterait

les traitements médicaux. Façonné à partir d'un hydrogel biocompatible parsemé de particules magnétiques, le robot change de forme en fonction de la température. Après avoir été mis dans un milieu chaud tel que le corps humain, il déroule un flagelle qui lui permet de se déplacer comme une bactérie. Guidé depuis l'extérieur, il est emmené exactement à la localisation définie.

Un micro-robot capable de se déplacer dans le corps

Comme souvent, ces innovations sont pensées dans un but spécifique.; cependant, leurs retombées sont multiples. Par exemple, les implants corticaux utilisés dans la lecture de signaux peuvent aussi servir à transmettre directement de l'information aux neurones. De la même façon,

les micro-robots pourraient être utilisés dans le débouchage d'artères et comme substituts aux opérations chirurgicales lourdes.

Se préparer à innover

Ce type d'inventions technologiques requiert souvent des connaissances en médecine ainsi qu'en ingénierie. Pour préparer au mieux ses étudiants, l'EPFL propose ainsi depuis plusieurs années un bachelors en science de la vie, avec de nombreux masters transversaux disponibles dans le domaine de la bioingénierie et des technologies médicales, permettant ainsi aux futurs chercheurs et ingénieurs de se former de manière efficace dans des domaines différents, mais désormais voisins. Dans un monde où une partie des futures solutions médicales seront technologiques, l'EPFL compte bien rester innovante. •

Alexandre Jewell

Science-fiction, pas si fictive

DIVERTISSEMENT • Les bandes dessinées, films, séries ou romans de science-fiction n'ont jamais connu un succès pareil. Pourquoi observe-t-on un tel engouement aujourd'hui? S'agit-il du reflet d'une fascination ou plutôt d'une peur face aux nouvelles technologies? L'auditoire vous propose un petit tour d'horizon de la question.

«**L**a science et l'art ont ceci de commun que tous les deux sont là pour rendre aux hommes la vie plus légère, l'une pourvoit à leur subsistance, l'autre à leur divertissement.» Bertolt Brecht avait déjà perçu en 1948 que ces deux domaines généralement considérés comme opposés peuvent être liés. En considérant le cas de la science-fiction, art et science se rejoignent en un genre unique dans le but de divertir, mais aussi de questionner. Aujourd'hui, que révèlent les nombreux succès populaires tels que les films *Star Wars* et *Avatar*, ou les séries *Black Mirror* et *Altered Carbon*? La technologie occupant désormais un statut conséquent dans notre société, les interrogations qu'elle suscite sont toujours plus importantes et présentes sur la scène politique et culturelle. La science-fiction se fait bien souvent le reflet des angoisses contemporaines; elle a alors un rôle à jouer dans la compréhension et l'analyse de cette nouvelle technoscience.

Mode d'emploi

Selon Marc Atallah, professeur et chercheur à l'EPFL et à l'Unil, «la science-fiction, comme toute fiction, se bâtit sur des catastrophes, des éléments problématiques que les personnages vont essayer de résoudre». Dans le cas de la célèbre dystopie *1984* de George Orwell, la société est constamment surveillée par le gouvernement. Les personnages n'ont ni d'intimité ni de liberté; même les connaissances, objectives par définition, sont modifiées au bon vouloir des dirigeants. Ce contrôle abusif – partiellement présent dans notre société actuelle – est poussé à l'extrême dans l'œuvre célèbre pour son «*Big Brother is watching you*». La science-fiction, dans ce cas, fait office de signal d'alarme. L'horreur d'un système totalitaire similaire à celui qu'Orwell présente dans sa fiction veut être évitée. S'en suit alors une remise en question du système social existant qui peut se traduire par un désir de changement, ou même un engagement politique.

Machines ou humains?

Dans le cadre du transhumanisme, la réflexion provoquée par la science-fiction



La série télévisée de science-fiction *Black Mirror* connaît un succès retentissant.

est subtile, car elle mélange des problématiques propres à l'humain et à la machine. Au premier abord, la fascination prend le dessus sur la peur, par exemple quand la technologie permet de soigner des handicaps, comme dans *Avatar* ou *Source Code*, où des blessés de guerre peuvent retrouver un corps fonctionnel. Le problème se pose dès que les robots et l'intelligence artificielle entrent en jeu. La peur d'une mécanisation abusive de l'homme ou d'une disparition de ses caractéristiques physiques au profit du mental sont au centre de la réflexion.

Au premier abord, la fascination prend le dessus sur la peur

Effectivement, dans le cadre de cette déshumanisation effrayante, plusieurs thématiques sont récurrentes. Tout d'abord, les sentiments – points faibles de l'être humain – peuvent être maîtrisés grâce à la technologie. Dans *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, par exemple, un couple en phase de rupture décide d'effacer les souvenirs qui les lient afin de se rétablir plus rapidement. La disparition des sentiments impliquerait ainsi une diminution de la

sensibilité propre à l'homme, qui s'apparenterait alors à une machine surproductive. Un autre sujet est particulièrement fréquent: l'augmentation des capacités cognitives de l'homme, qu'on observe entre autres dans le film *Lucy*, qui met en scène une étudiante parvenant à étendre à l'infini ses capacités cérébrales. Plus loin encore, ce cheminement vers la toute-puissance se solde enfin par l'atteinte de l'immortalité. L'épisode «San Junipero», récompensé par deux Emmy Awards, de la série d'anticipation *Black Mirror*, met en scène un paradis artificiel accessible grâce à un codage de la conscience. Des questionnements philosophiques au sujet de la mortalité, de l'identité et des technologies y sont ainsi vivement soulevés. Dans les faits, l'homme se caractérise par ses défauts: il est sensible, limité et mortel. Le contrôle de ses spécificités, mis en avant dans ces formes fictionnelles, signifierait une perte d'humanité effrayante.

Futur flamboyant

La rencontre entre l'humain et la machine devenant de plus en plus probable, il convient de questionner ses implications. Pourquoi ne pas le faire de façon divertissante par le biais de la fiction? Marc Atallah l'explique ainsi: «On

peut voir dans la science-fiction une pratique critique ou réflexive, conduisant le lecteur à interroger les utopies scientifiques et technologiques ainsi que leurs effets dévastateurs sur l'humain.» Car la science-fiction s'intéresse depuis longtemps aux problématiques sociales et technologiques. La première utopie fut en effet écrite il y a 500 ans par Thomas Moore (*Utopia*). De même, on peut considérer le *Frankenstein* de Mary Shelley, paru en 1818, comme la toute première œuvre transhumaniste. Depuis, la science-fiction n'a cessé d'explorer ces thématiques. Autrefois limitée à un public étroit, elle s'est aujourd'hui démocratisée et étendue à d'autres médiums. Au cinéma et à la télévision, elle dispose de moyens toujours plus convainquants, qui lui permettent d'explorer des nouvelles possibilités. La technologie toujours plus présente dans les médias audiovisuels rend le transhumanisme d'autant plus pertinent. Par sa popularité, la science-fiction se pose alors en support idéal pour questionner le rapport de l'humain à la machine et éveiller les consciences sur le sujet. Ne reste plus qu'à espérer que le public y soit réceptif. •



Le mythe de l'hymen

CONTRÔLE • La virginité féminine a traversé les siècles avec le poids de sa symbolique. Son caractère sacré n'a cessé d'exercer sur les femmes un pouvoir de soumission, et l'hymen est toujours fortement considéré comme preuve de virginité.

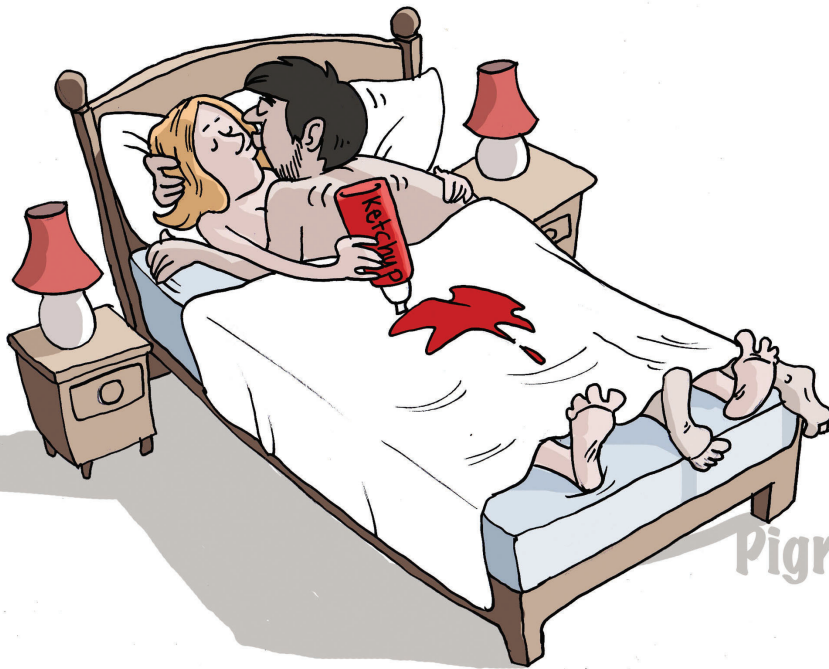
Voilà bientôt cinquante ans que s'est déroulé Mai 68, révolte politique, sociale et culturelle avec ses slogans «Faites l'amour, pas la guerre», ou encore «Jouir sans entraves». Dans sa continuité s'est inscrite une véritable révolution des mœurs en Occident, notamment caractérisée par la libération sexuelle. En effet, la sexualité s'est quelque peu banalisée et faire l'amour avant le mariage a fini par devenir ordinaire. Par ailleurs, la remise en cause de la domination masculine et les mouvements féministes ont permis, et permettent encore aujourd'hui, aux femmes de se réapproprier leur corps ainsi que leur sexualité via le droit à la contraception et à l'avortement. Dans ce contexte, la virginité semble avoir perdu sa valeur symbolique d'antan. Et pourtant, une moitié de siècle plus tard, la virginité reste un sujet fragile qui suscite toujours des débats.

Virginité sacralisée

Depuis l'Antiquité, la virginité féminine revêt un caractère sacré. Elle est le symbole de la pureté – incarnée par la couleur blanche –, de la vertu protectrice et de la soumission patriarcale. Les religions monothéistes telles que le judaïsme, le christianisme et l'islam, ont contribué à véhiculer des messages selon lesquels les femmes se devaient d'être vierges avant le mariage pour garantir l'authenticité de la filiation, ou encore pour assurer la satisfaction masculine. A l'époque ancienne, la défloration était considérée comme un moment important: le passage de fille à femme.

La défloration s'apparente toujours à un rite de passage

Encore aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales désacralisées, elle s'apparente toujours à un rite de passage. Aussi, la coutume la plus connue



Igor Paratte

autour de la virginité est celle qui vise à prouver la pureté de la mariée en montrant les draps blancs tachés du sang de la défloration, le lendemain de la nuit de nocces. Ce sang proviendrait de la rupture de l'hymen, cette fine membrane qui ferme en partie l'orifice du vagin. Bien que cette coutume ait été partagée par les musulmans et les chrétiens dans les sociétés anciennes, elle se fait beaucoup moins de nos jours, mais n'est pas totalement abandonnée par certaines communautés. Il existe encore des femmes qui se font déshonorer par leur famille, voire tuer, parce qu'elles ne saignent pas lors de leur «première fois».

L'hymen, gage de virginité?

L'hymen comme preuve de virginité est une conception qui parcourt les siècles et qui fait toujours débat. Deux étudiantes norvégiennes en médecine, Nina Brochmann et Ellen Stokken Dahl, ont écrit l'ouvrage *Les joies d'en bas*, dans lequel elles déconstruisent les mythes autour de l'hymen. En effet, elles critiquent l'idée que cette membrane se briserait et saignerait inconditionnellement lors de la première

pénétration vaginale. Cette conception est erronée car toutes les femmes ne saignent pas, et cela pour plusieurs raisons.

Certaines femmes n'ont pas d'hymen

Tout d'abord, il est important de noter que toutes les femmes n'ont pas la même forme d'hymen, certaines n'en ayant même aucun. D'autres peuvent l'avoir rompu après la pratique d'un sport comme l'équitation ou le vélo, et d'autres encore sont dotées d'un hymen qui obstrue totalement l'orifice vaginal. Enfin, la membrane étant relativement élastique, il est tout à fait possible d'avoir un rapport sexuel sans qu'elle se rompe.

Enjeux actuels

Malgré le fait que l'hymen ne soit pas un gage de virginité au niveau anatomique, il garde une forte symbolique, particulièrement dans la culture musulmane où il conserve «la valeur d'une pièce d'identité», selon les dires d'Yvonne

Knibiehler, auteure du livre *La virginité féminine: mythes, fantasmes, émancipation*. Dans certains pays, la tradition du drap blanc taché de sang a été remplacée par l'exhibition d'un certificat de virginité, délivré par des médecins. Par ailleurs, depuis quelques années, on assiste à une augmentation du nombre de femmes qui se tournent vers l'hyménoplastie, une intervention chirurgicale visant à reconstruire l'hymen. Bien que la plupart des femmes qui ont recours à cette pratique le fassent pour des raisons culturelles et religieuses, d'autres désirent simplement «repartir à zéro», ou encore surmonter un traumatisme tel qu'un viol, par exemple. Néanmoins, certificat de virginité et hyménoplastie posent des questions déontologiques et éthiques qui divisent les professionnels: certains médecins refusent d'opérer, car

vouloir garantir la virginité d'une femme, c'est continuer de soutenir la domination masculine; d'autres le font pour des questions «humaines», certaines femmes étant à bout de force et dans un grand besoin d'aide. De nos jours, on le voit donc bien, la virginité féminine suscite toujours de vives interrogations et préoccupations. La sexualité des femmes se trouve contrôlée par le biais de pressions sociales: les femmes qui ont plusieurs relations sexuelles, notamment avec des partenaires différents, sont stigmatisées, à l'inverse des hommes, qui sont considérés comme des modèles à imiter. Selon Hélène Martin, professeure HES ordinaire: «La virginité prend sens en fonction des contextes sociaux et historiques qui lui attribuent une signification.» Son caractère sacré semble avoir traversé tous les siècles et les mythes entourant l'hymen perdurent. Notons pour finir que la virginité féminine est avant tout une construction sociale, et qu'elle s'apparente à un outil utilisé pour légitimer les pressions sociales et culturelles mises sur les femmes. •



Elle prend les armes

REINE GUERRIÈRE • Njinga Mbandi est une reine africaine qui s'est battue face à la colonisation portugaise de son pays natal: le Ngondo. Toute sa vie durant, et même encore aujourd'hui, elle est un symbole de résistance.

Il y a quelques années, L'UNESCO sortait une série sur les Femmes dans l'histoire de l'Afrique. Le dossier sur Njinga Mbandi dévoile avec précision la vie de cette reine du Ngondo et du Matamba au XVII^e siècle. C'est en 1560, alors que le père de Njinga Mbandi est au pouvoir, que les Portugais arrivent sur les côtes africaines de la région de Ngondo, l'Angola d'aujourd'hui. Ils séjournent cinq ans dans le pays, puis repartent pour revenir en 1575 dans le but de récupérer par la force les terres africaines. Pendant cette période, Njinga Mbandi assiste à la résistance de son père face aux colonisateurs. En 1617, le roi meurt et son fils reprend le pouvoir. Malheureusement, le nouveau roi arrive difficilement à repousser les Portugais. Par la suite, un traité de

paix est proposé afin d'arrêter la destruction du pays. Njinga est alors désignée pour négocier avec le vice-roi du Portugal.

Les débuts d'une reine

La première mission de Njinga Mbandi en tant qu'ambassadrice va être l'un des événements clés de sa vie. En arrivant dans le palais, elle se rend compte que le vice-roi est installé sur un fauteuil, alors que pour elle seul un tapis a été déposé par terre. Elle fait donc accroupir sa suivante pour s'asseoir sur son dos et fait par là comprendre que les négociations se feront d'égale à égal. Elle demande la fin des violences ainsi que le respect des frontières pour convenir à un traité de paix. Le vice-roi accepte, mais, en échange, les

voies commerciales seront ouvertes aux Portugais. Malheureusement, la paix est de courte durée, et le gouverneur qui succède au vice-roi reprend les attaques contre le Ndongo. La guerre continue de faire rage et, en 1624, le frère de Njinga Mbandi bat en retraite sur une petite île où il perdra mystérieusement la vie (selon certains, il aurait été empoisonné par Njinga Mbandi elle-même).

Les négociations se feront d'égale à égal

Elle prend finalement les rênes du pays à 43 ans et conquiert ensuite le royaume voisin du Matamba. Elle se battra pour ses deux royaumes jusqu'à

sa mort en 1663, et s'opposera fermement aux différents projets coloniaux. Njinga Mbandi était une femme de pouvoir, dotée d'un grand talent de stratégie, et elle représente encore aujourd'hui une figure féminine africaine très admirée. D'ailleurs en Angola, les femmes sont connues pour être particulièrement actives dans la vie économique du pays et ce notamment dans l'armée, la police ou encore le gouvernement. Elles sont alors nombreuses à avoir pris leur indépendance et à avoir suivi le chemin tracé par Njinga Mbandi. •

Sonia Imseng

Utopique et pratique

DURABILITÉ • La coopérative de la Brouette a implanté une épicerie écoresponsable à Lausanne, tout en se tenant à des principes exigeants: aliments bio, locaux, en vrac, provenant directement des producteurs. Comment se relève un tel défi?

Une étude menée en 2016 par le World Economic Forum annonce que d'ici 2050, il y aura plus de plastique que de poissons dans l'océan. Les signaux d'alarme de ce type, combinés aux messages d'espoir délivrés par les documentaires tels que *Demain*, ont motivé de plus en plus de personnes à se mobiliser pour l'environnement au niveau de leur propre ville.

Bio, local, en vrac, venant directement des producteurs

La coopérative de la Brouette l'illustre de manière encourageante, étant donné qu'elle a ouvert une épicerie aux offres attrayantes pour les consommateurs désireux de contribuer au changement: des produits à la fois bio, locaux et en vrac (un mode de distribution sans emballage, afin

de réduire tout déchet ménager), le tout sans passer par le moindre grossiste. Un projet d'épicerie aux airs utopistes qui, pourtant, tourne depuis plus d'une année. Quels sont les secrets d'un tel succès?

Un objectif précis

Les critères de sélection de chaque produit sont exigeants et ne se discutent pas: «S'il ne satisfait pas nos quatre exigences, bio, local, en vrac et sans grossiste, la Brouette ne le prend pas», affirme Pierre Nicolas, l'un des fondateurs de la coopérative. Seule exception: le label officiel bio, auquel il peut être difficile de se tenir. Dans un tel cas, le comité vérifie lui-même que le cahier des charges est respecté par les producteurs avant d'ajouter leurs aliments dans les rayons de l'épicerie. L'aspect local est défini en limitant le cercle d'importation à un rayon de septante kilomètres. Une combinaison de priorités soignée qui implique des prix relativement élevés, et qui oblige les

clients à venir équipés de leurs propres contenants. En termes de quantités, le vrac impose une difficulté supplémentaire, comme l'indique le fondateur: «Nous achetons des bidons de cinq litres de yoghourt, qu'il faut liquider rapidement, au risque de devoir en jeter une grande partie.» Pourtant, les affaires roulent et beaucoup de clients convaincus et satisfaits se rendent au local de l'avenue d'Echallens pour s'approvisionner en produits respectueux de l'environnement. Une réalité rendue possible grâce à la bonne volonté de nombreuses personnes réunies autour des valeurs que défend la Brouette.

L'union fait la force

La coopérative se base entre autres sur la motivation des coopérateurs, dépassant aujourd'hui le nombre de nonante, qui contribuent financièrement au projet lors de leur arrivée, et offrent quatre heures de leur temps par mois pour aider les deux uniques salariées dans leur travail. Le comité, également



bénévole, aspire à encore et toujours améliorer le fonctionnement de la Brouette. Un projet de livraisons pour des restaurants de collectivités cherche à voir le jour, mais le comité se trouve actuellement limité en raison des prix des produits; l'idée est encore en discussion. Cette énergie orientée vers une permanente amélioration, multipliée par la présence d'un grand nombre de bénévoles convaincus, permet à la coopérative de tourner et de florir. Une recette plutôt réussie pour encourager les Lausannois à repenser leur consommation. •

Marion Marchetti

Gourmands de déforestation

ALIMENTATION • Alors que de plus en plus d'ONG tirent la sonnette d'alarme concernant l'huile de palme, les consommateurs français se ruent sur les pots de Nutella soldés. Adulé ou critiqué, ce produit ne laisse personne indifférent.

En janvier dernier, une promotion de 70% sur les pots de Nutella a provoqué des émeutes dans plusieurs Intermarchés français. Une fois les stocks épuisés, les employés ont reçu de nombreux appels de clients frustrés désirant, eux aussi, profiter de cette réduction. On observe une véritable fièvre pour cette pâte à tartiner, qui s'explique non seulement par une campagne de publicité très réussie, mais surtout par un choix d'ingrédients favorisant l'addiction.

Encore une tranche!

Il s'agit bel et bien d'une dépendance neurochimique, selon Sylviane Picasso, nutritionniste et docteure en biochimie: «Bien que masqué par le chocolat et les noisettes, l'important taux de sucre permet au cerveau de libérer de la dopamine.» Ce neurotransmetteur, normalement émis lors d'expériences associées au plaisir, est également produit lors de consommation de drogues. Le Nutella est aussi extrêmement gras et contient du cacao, deux éléments qui favorisent également le développement d'une addiction. Composée à 72% d'huile de palme raffinée, c'est-à-dire dépourvue d'antioxydants et de leurs bienfaits, la pâte à tartiner est riche en graisses saturées, dont le corps humain n'a besoin qu'en très petites quantités. Néanmoins, au niveau nutritif, le Nutella se démarque peu d'autres produits chocolatés transformés, qui, de par leur teneur en sucres raffinés et en graisses, poussent les consommateurs à l'addiction. La combinaison réfléchie et calculée des ingrédients ainsi que les stratégies de communication de la marque lui valent son succès.

Les produits chocolatés transformés poussent à l'addiction

Par sa publicité de masse mettant en scène le pot de pâte à tartiner au milieu d'une famille partageant un petit-déjeuner ou un goûter prétendument sain, Ferrero affirme délibérément



Un terrain en Indonésie, déforesté pour la plantation de palmiers à huile de palme.

et convainc ainsi les parents que ce produit s'intègre dans une alimentation équilibrée pour leurs enfants, assurant un comportement de dépendance chez ses consommateurs dès leur plus jeune âge. Cependant, les impacts sur la santé sont minimes à côté des conséquences environnementales et humaines que le Nutella engendre.

Grands enjeux

D'après l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, l'Indonésie et la Malaisie fournissent 85% de l'huile de palme consommée mondialement. Les fondations Pain pour le prochain et Action de carême luttent pour éviter que les frais de douane soient diminués pour l'importation vers la Suisse. Elles s'insurgent contre les monocultures de palmiers qui déforment ces pays, amenuisent les sols, contaminent les terres de pesticides et d'engrais, provoquent des maladies chez les ouvriers exploités, créent des emplois mal rémunérés et exproprient les populations locales. C'est pourquoi la campagne «huile de palme=accaparement des terres» a été lancée, encourageant les consommateurs à renoncer à cet ingrédient. Elle dénonce l'inutilité de la certification RSPO (*Roundtable on Sustainable Palm Oil*), fondée pour défendre une production équitable

de l'huile de palme, mais accusée à plusieurs reprises, notamment par WWF, de fermer les yeux sur de nombreux problèmes causés par les plantations. Pourtant, «l'huile de palme se trouve dans presque tous les produits agroalimentaires transformés, ainsi que dans certains cosmétiques», rappelle la nutritionniste. Le Nutella n'est donc de loin pas le seul accusé.

Le fruit défendu

Pourquoi cet engouement pour l'huile de palme raffinée? «Elle ne rancit pas, ne s'oxyde pas, n'a pas d'odeur, et surtout, se dénote par l'onctuosité qu'elle confère aux aliments», précise Sylviane Picasso. Un aspect qu'on observe notamment dans le Nutella, difficile à reproduire avec d'autres huiles, et qui assure une sécrétion d'endorphines lors de la consommation. Si l'on ne peut se passer de pâte à tartiner, la nutritionniste recommande de se tourner vers des alternatives artisanales, ou d'en faire chez soi, avec de l'huile de noisette. En somme, si la douceur du Nutella séduit massivement les gosiers des petits et des grands, elle se démarque aussi par son amertume du côté des forêts asiatiques. •



Tsépakoi

T'as de beaux yeux

Comment faire pour ne pas avoir les yeux rouges sur les photos? L'auditoire vous donne des conseils.

Avoir les yeux rouges sur une photo est un phénomène classique et, pourtant, rares sont les personnes qui en connaissent les causes. Un petit cours de physiologie s'impose, car cet effet n'est pas dû à une lentille technologique ou autre implantation à visée transhumaniste; c'est beaucoup plus simple que cela. En effet, dans un environnement sombre, notre pupille s'ouvre pour accueillir plus de lumière et nous permettre de mieux voir. Dans ce cas, lorsque le flash d'un appareil photo est déclenché, la pupille n'a pas toujours le temps de se contracter suffisamment, et la puissante lumière du flash éclaire le fond de l'oeil; la rétine, qui se trouve à cet endroit, est très vascularisée, et c'est ce qui fait que l'oeil apparaît rouge. Comment donc remédier à ce petit dérangement? Plusieurs solutions existent. Outre les logiciels classiques de traitement d'image, beaucoup d'appareils photo actuels disposent de préreglages permettant d'éviter cela. Pour ceux qui souhaitent se donner plus de style, il est aussi possible de se trouver un responsable lumière. Plus sérieusement, ce sont les angles entre le flash, l'axe de l'objectif et les yeux qui sont responsables de cet effet: en déplaçant la source de lumière dans un angle supérieur à 30° par rapport aux yeux, il est impossible que le sujet de la photo ait les yeux rouges. Voilà donc quelques conseils pour les photographes amateurs. Pour les personnes soucieuses de leur visibilité en soirée et qui souhaitent s'y faire tirer le portrait pour l'afficher sur les réseaux, notons encore que l'alcool, étant un inhibiteur, ralentit les réflexes, y compris ceux des yeux. La consommation de cette substance augmente ainsi corollairement la probabilité d'avoir les yeux rouges, en plus d'un regard de poisson frit et d'un air moyennement frais. L'abus d'alcool est donc dangereux pour votre santé sociale. •



Une motion pour les bourses

ARGENT • La FAE a appris avec grand plaisir le dépôt au Grand Conseil d'une motion commune concernant les frais d'acquisition du revenu en matière de bourses d'études.

À l'automne 2016, la FAE était informée que l'Office cantonal des bourses d'études (ci-après OCBE) accusait un retard conséquent dans le traitement des dossiers des boursiers/ères vaudois-es. A partir de ce moment, la FAE s'est intéressée de très près à la thématique, c'est donc avec beaucoup d'enthousiasme qu'elle a appris le dépôt d'une motion commune au Grand Conseil le 27 mars dernier.

La FAE a accueilli cette nouvelle avec beaucoup d'enthousiasme

Une motion est une proposition soumise au Grand Conseil et impliquant l'élaboration et la présentation d'un projet de loi ou de décret par le Conseil d'Etat. Le texte déposé demande à modifier la Loi sur l'aide aux études et à la formation (LAEF). Actuellement, le calcul du montant



de la bourse à laquelle l'étudiant-e a droit tient compte de son budget ainsi que de celui de ses parents. Le calcul final résulte de la soustraction du montant obtenu pour les ressources de l'étudiant-e de celui obtenu pour ses charges. Si la différence est

négative, alors une bourse correspondant au manque à gagner est attribuée. Le problème se situe au niveau des activités lucratives exercées en parallèle des études, puisque le revenu de celles-ci est pris en compte dans le calcul. Pour

résumer, le système actuel incite les étudiant-e-s soit à ne pas travailler du tout, soit à travailler à plus de 30%, ce qui risque fortement de mettre en péril la réussite de leur formation. En effet, à cause des charges d'acquisition du revenu, une différence pouvant aller jusqu'à CHF 5'098.- dans le montant de la bourse apparaît entre une personne travaillant à un taux d'activité de 29% et une personne travaillant à 30% et plus. Les signataires de ladite motion demandent donc à ce que la LAEF soit modifiée afin d'instaurer une linéarisation des déductions des gains accessoires pour les étudiant-e-s boursier/ères. Avec près de 110 signatures sur 150 député-e-s, il est probable que la motion soit immédiatement prise en considération et directement renvoyée au Conseil d'Etat. •

Pauline Mottet

Un peu de vous peut sauver des vies

Rendez-vous le mardi 17 et le mercredi 18 avril à l'Anthropole pour donner votre sang

Quelques chiffres

Chaque goutte compte! On t'attend les mardi 17 et mercredi 18 avril à l'Anthropole entre 10h et 17h30. Attention, les critères d'aptitude au don du sang sont nombreux, notamment :

- Bon état de santé
- Poids d'au moins 50 kg
- Pas de situation à risques (drogue, nouveaux partenaires sexuels ou partenaires multiples)
- Délai d'attente après un séjour dans un pays à risques

Et d'autres critères encore à vérifier sur: <https://www.blutspende.ch/fr/>

L'association d'étudiant-e-s en médecine Marrow Lausanne sera également présente et vous informera sur le don de cellules souches du sang dans le cadre de la lutte contre la leucémie. Elle vous donnera la possibilité de vous inscrire dans le registre mondial de donneurs/uses. Plus d'informations sur <https://www.facebook.com/marrowlausanne/> •

Pauline Mottet

En décembre 2017, 595 personnes se sont présentées pour donner leur sang sur les trois journées prévues:

Mardi 12 décembre: 208 personnes se sont présentées, dont **60** nouveaux donneurs et **165** poches de sang ont pu être récoltées. Pour des raisons liées aux critères d'aptitude, 43 personnes n'ont pu donner leur sang lors de cette journée.

Mercredi 13 décembre: 188 personnes se sont présentées, dont **85** nouveaux donneurs et **145** poches de sang ont pu être récoltées. Pour des raisons liées aux critères d'aptitude, 43 personnes n'ont pu donner leur sang lors de cette journée.

Judi 14 décembre: 199 personnes se sont présentées, dont **82** nouveaux donneurs et **150** poches de sang ont pu être récoltées. Pour des raisons liées aux critères d'aptitude, 49 personnes n'ont pu donner leur sang lors de cette journée. •

Pauline Mottet

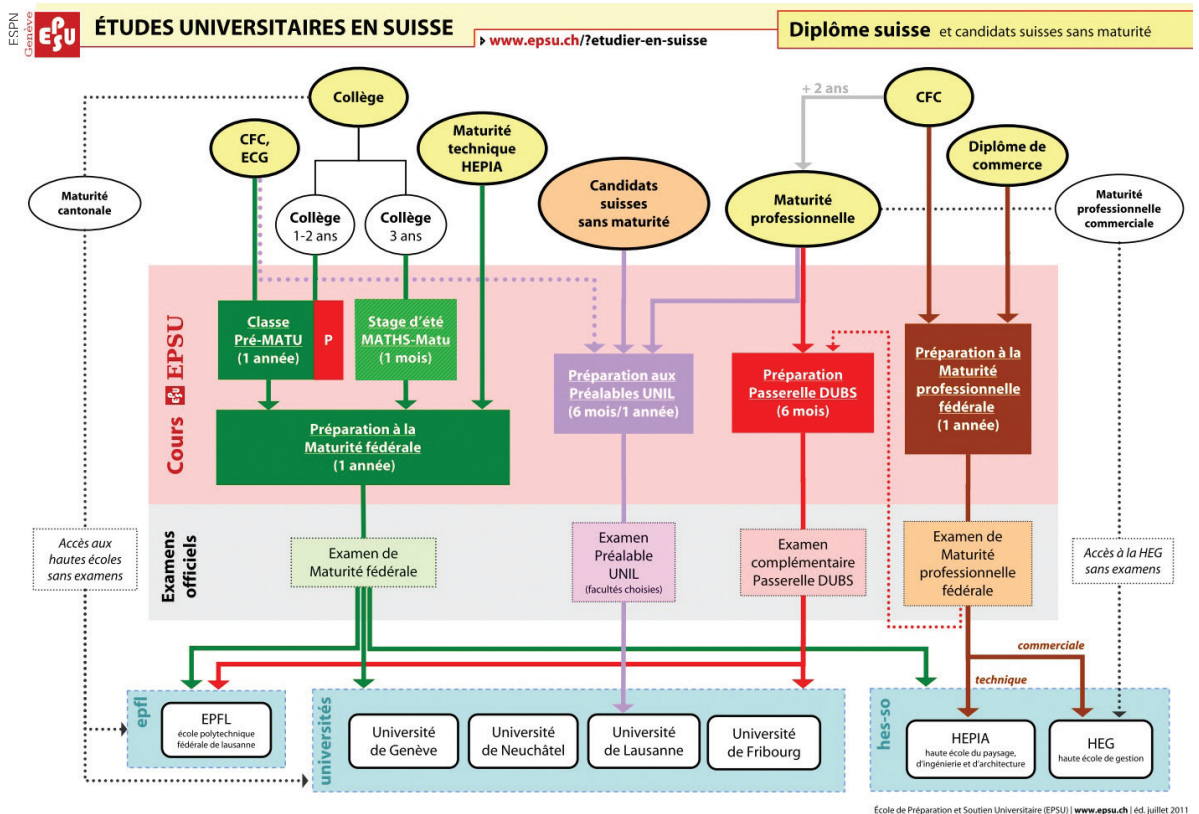


Etudiants passe-partout

ADMISSIONS • Accéder à l'université sans maturité gymnasiale, cela est possible depuis quelques années, dans la majorité des institutions suisses. Sous certaines conditions bien entendu. Le fait que l'uni accepte des candidats sans matu rend-il cela plus facile? Tour d'horizon de la question.

Incrovable mais vrai, certains étudiants ne sont pas passés par la case «gymnase» et ont choisi une voie tout autre pour arriver à l'université. En Suisse, elles offrent toutes cette possibilité, sauf celles de Bâle et de Saint-Gall. Mais chacune a ses particularités. L'Unil est celle qui offre le plus grand choix à ceux ne possédant pas la maturité fédérale. En effet, toutes ses facultés offrent la possibilité de suivre un cursus de bachelor, moyennant la réussite d'un examen préalable d'admission. Ces épreuves organisées par l'université varient en fonction de la faculté choisie: il y aura par exemple un examen de maths pour entrer en HEC, mais pas pour la Faculté des lettres. Il est aussi possible d'être admis sur dossier, mais, dans ce cas, les conditions sont plus nombreuses. Outre les questions de nationalité et de permis, il faut être âgé de 25 ans révolus, disposer d'une formation professionnelle ainsi qu'au moins trois ans d'expérience à plein temps, sans compter les années d'apprentissage. Ensuite, la faculté donne ou non son accord. L'EPFL, quant à elle, organise son propre examen, mais n'accepte pas de candidature sur dossier. Les autres universités exigent différentes modalités, que ce soit pour une admission sur dossier ou un examen préalable.

Déjouer les déterminismes sociaux
Pourquoi ouvrir l'accès de l'université à de futurs étudiants ne possédant pas de maturité fédérale? L'Unil, comme il est écrit dans son plan d'intentions 2017-2021, «considère que la diversité de la population estudiantine ainsi obtenue est une richesse». Les examens préalables existaient déjà en 1907 pour la Faculté des lettres et en 1914 pour l'Ecole des sciences sociales. Depuis 2014, ce système s'est ouvert à toutes les facultés. Car, selon son plan d'intentions 2012-2017, la direction de l'Unil cherchait à «déjouer les déterminismes sociaux mais aussi à valoriser les parcours atypiques et à accueillir des personnes qui ont travaillé ou travaillent, ont parfois échoué dans une première «vie» universitaire, ont la volonté et la capacité de revenir ou de venir enfin à l'université». On retrouve cette volonté dans le plan d'action actuel: «La direction de l'Unil poursuivra les travaux entrepris pour ouvrir



l'accès aux formations universitaires.» C'est aussi l'une des raisons qui a poussé Albert Grun à ouvrir une école préparant de futurs candidats, la Prep: «J'ai compris que ces examens préalables étaient une fantastique opportunité de rejoindre malgré tout l'université pour tous ceux qui n'avaient pas suivi le parcours habituel, ou qui l'avaient interrompu.» Au fil des années, la tendance est à la hausse. En 1997, l'école Prep ne comptait que 27 étudiants, alors qu'aujourd'hui l'effectif dépasse les 200 élèves. Une augmentation des candidats non négligeable favorisée par l'accessibilité des examens d'entrée?

Plus facile qu'une matu?

Etre titulaire d'une maturité fédérale signifie qu'il faut avoir réussi dans un certain nombre de branches très différentes, comme la physique ou le français, ce qui est également le cas pour la passerelle DUBS. Au contraire, les examens préalables sont, en général, assez spécifiques à la branche qui sera ensuite étudiée dans le cadre académique. Par exemple,

pour les préalables SSP, les branches de l'examen sont l'histoire, le français, les institutions politiques, la philosophie et une langue. Mais est-ce plus facile pour autant? Il y a tout d'abord une question financière. En effet, hormis le gymnase du soir ou l'apprentissage autodidacte, ce ne sont que des écoles privées qui préparent à ces examens. Il faut donc investir un peu plus d'argent que pour une maturité gymnasiale. Ensuite, bien que les matières soient moins éparpillées, il faut trouver une méthode de travail, ce qui n'est pas forcément facile pour ceux n'ayant pas fréquenté le gymnase. C'est par exemple le cas de Tiago, un étudiant en HEC ayant réussi les examens préalables: «Au-delà de la matière générale pour l'examen, le plus difficile a été pour moi de trouver une façon de travailler qui me correspondait. C'est compliqué, lorsque l'on vient du monde de l'apprentissage, de s'adapter à un rythme aussi élevé.» En effet, en plus de trouver une façon de travailler, il arrive que les branches de l'examen n'aient jamais été abordées durant le parcours du candidat.

Il faut aussi savoir que la préparation se déroule généralement sur une année, alors qu'une maturité fédérale se fait en trois ans. Tant d'éléments qui participent au rythme de travail intense.

Pas moins de niveau

En somme donc, il ne faut pas croire qu'entrer à l'université devient plus facile. Que ce soit par le biais d'un diplôme, de la réussite d'un examen ou d'un dossier, il faut faire ses preuves pour être accepté. Comme le précise clairement l'Adjointe au Dicastère Enseignement & Affaires étudiantes, «le dispositif existant (admission sur dossier et examen préalable d'admission) sert à montrer que les candidats ont les compétences requises pour étudier et que ces compétences sont ciblées sur le domaine d'études choisi». Cette ouverture est donc un élargissement réjouissant des possibilités d'avenir pour les non-détenteurs du fameux sésame, mais non pas une baisse de niveau. •

Adriane Bossy

Le karaté, un art de vivre

COMPÉTITION • Les 21 et 22 avril prochains, une manche du championnat national de karaté se déroulera pour la première fois dans notre capitale olympique. Rencontre avec Jessica Lavier, doctorante à l'Unil et karatéka accomplie, qui s'exprime sur la discipline et l'événement à venir.

Jessica Lavier plante très vite le décor de cette interview: «Pour moi, le karaté est une école de vie.» Elle débute très jeune, et progresse au sein de l'École de karaté traditionnel et sportif (EKTS) jusqu'à obtenir une ceinture noire dans la discipline, ainsi que de nombreux titres nationaux. Titulaire d'un bachelor et d'un master en biologie, elle s'est lancée dans une thèse en sciences du sport, qu'elle réalise ici à l'Unil, tout en se hissant à un très haut niveau en karaté pour pouvoir l'enseigner.

Un sport méconnu...

Le karaté est un art ancien mais il reste peu connu du grand public bien que les instances dirigeantes du sport lausannoises soient très encourageantes pour la promotion de cette discipline. Pour preuve, le CIO vient juste de l'intégrer au programme des

prochains Jeux Olympiques de 2020 à Tokyo et travaille à sa mise en valeur: «Nous avons fait un cours de démonstration avec les membres du CIO; énormément de personnes sont venues voir et ont apprécié ce cours. Elles ont eu l'occasion de découvrir ce sur quoi elles seront amenées à travailler bientôt», poursuit Jessica Lavier.

Un art ancien mais encore peu connu

D'après elle, les médias couvrent plutôt bien le sport, mais elle se réjouit de la grande visibilité que pourront offrir les JO 2020: «Pour moi, les JO ont toujours été quelque chose de positif; c'est un symbole assez fort et c'est génial qu'on ait pu intégrer les JO.» La karatéka présente le sport en précisant

d'emblée qu'il en existe deux formes: le *kata*, la forme artistique du sport, qu'elle pratique et qui entretient un rapport très étroit avec la tradition et le *kumite*, la version de combat, mais où les contacts sont prohibés; c'est une des particularités du karaté qui n'encourage pas à asséner les coups mais juste à effectuer les mouvements le plus parfaitement possible. C'est un sport complet, et les deux formes ne sont pas en compétition: «Un technicien, quelqu'un qui pratique le *kata*, pourra améliorer sa combativité et sa tonicité en faisant du *kumite*, et un combattant qui s'entraîne en *kata* pourra améliorer sa technique.»

... plus pour longtemps?

Pourtant, le karaté a tout pour plaire et se faire connaître. Au centre sportif du campus, trois cours sont donnés chaque

semaine et le *dojo* de Lausanne est d'ailleurs un point de soutien Swiss Olympic pour les jeunes espoirs en *kata*. La manche du championnat suisse qui se déroulera à la salle omnisports du Vieux-Moulin le week-end du 21 avril viendra apporter un peu plus de visibilité à ce sport en Suisse et verra peut-être le prochain champion des JO concourir, puisque 800 à 1000 athlètes sont attendus. L'organisation devra suivre et des bénévoles sont encore recherchés: «Si des gens sont intéressés, qu'ils n'hésitent pas à prendre contact avec nous», glisse furtivement Jessica Lavier. On souhaite en tout cas beaucoup de succès à ces passionnés. •

Maxime Kissou

Rencontre de passions

ÉVÉNEMENT • Chaque année, à l'arrivée du printemps, La Grange de Dornigny présente au grand public le Festival Fécule, qui accueille de nombreux artistes de langues et passions culturelles diverses. Présentation de cet événement de grande envergure.

Le Festival Fécule célèbre sa 11^e année, et il se déroulera du 23 avril au 5 mai 2018 à la Grange de Dornigny. Ce festival ne se limite pas seulement au théâtre; de nombreux arts s'y trouvent réunis, tels que la danse, la musique classique et contemporaine ou encore le cinéma. La richesse de ce festival réside dans la diversité des disciplines présentées et la venue de troupes de différentes cultures. Cette année, la fête accueille trois compagnies théâtrales de France, de Belgique

et d'Italie. Certains projets sont de surcroît portés par des enseignants de l'Unil, comme par exemple la chorégraphie *Faire Fête* des professeurs Pierre-Emmanuel Sorignet et Marc Perrenoud, le mardi 24 avril. Cette diversité promet une ambiance chaleureuse.

Lier vie universitaire et culture

«Le Festival Fécule ne se résume pas uniquement à un divertissement printanier», souligne Jonas Guyot, membre du Bureau des affaires culturelles de l'Unil (BAC). L'objectif principal est de joindre la culture et la vie universitaire: «Nous avons nommé ce festival "Fécule", liant de la patate, pour symboliser l'attachement des étudiants de l'Unil à la culture», explique Jonas Guyot. Il est important pour le BAC que les étudiants participent activement à la vie culturelle de l'Unil, d'où la mise en avant de leurs réalisations. De ce fait,

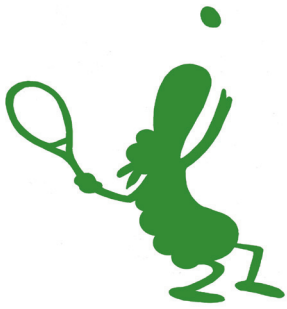
différentes productions estudiantines pourront être admirées, comme *Soundpainting*, une création élaborée par l'Orchestre de Soundpainting EPFL-Unil, le dimanche 29 avril. Cette performance rassemble différentes disciplines dans un spectacle d'improvisation: le public, le compositeur et l'orchestre réagissent en continu, offrant un voyage surprenant aux visiteurs d'un soir. Nous retrouverons également, le 30 avril, *sans oublier les vivants*, un spectacle contemporain offert par la jeune compagnie Porte-Bagages de l'Unil, ou encore *L'importance d'être constant*, une pièce classique d'Oscar Wilde jouée par la compagnie Polyssons de l'EPFL. En outre, le mercredi 2 mai, l'Association des étudiants en français moderne de l'Unil élaborera un atelier de cadavre exquis, un jeu collectif d'écriture lors duquel de courts textes seront mis en commun, suivi par une discussion conviviale.

Concours photo et journalisme

L'auditoire sera par ailleurs bien présent tout au long de la quinzaine, puisque le Prix de la Chamberonne, concours photographique qu'il organise chaque année, se fera à nouveau en collaboration avec le festival. Les participants seront en effet exposés du 30 avril au 8 mai dans le Foyer de La Grange de Dornigny. Lors de cette exposition, le public votera pour son image favorite. À côté de cela, le Collectif des médias estudiantins romands, dont *L'auditoire* fait partie, organisera le 28 avril trois *master class* dédiées à la formation au journalisme. Un grand nombre d'activités et de spectacles divertissants sont donc en perspective, sans oublier l'ambiance chaleureuse de la vie estudiantine! Le Fécule a hâte de lever le rideau. •

Valentine Perrot





Laissez tomber les pompons

Chevauchée fantastique

ESSOR • Le cheerleading, un sport venant tout droit des Etats-Unis, se popularise progressivement en Suisse. Alors que la pratique était, au départ, réservée aux hommes, elle est désormais associée presque exclusivement aux femmes. Explications.

Autour des années 1980 aux Etats-Unis, les premiers cris d'encouragement organisés retentissent sur le terrain de sport de l'Université de Princeton. Thomas Peebles, un diplômé de Princeton, s'inspire de ce concept pour créer des «publics organisés», chargés d'encourager les sportifs de l'Université. Les individus formant ce genre de publics prennent par la suite le nom de cheerleaders (meneurs d'encouragements, en français). Par leurs chorégraphies et leurs cris, ils cherchent à montrer leur soutien envers une équipe, tout en poussant les spectateurs à faire de même. A ce moment-là, seuls les jeunes hommes sont adeptes de cette discipline. Mais, progressivement, la pratique s'ouvre aux femmes et se diversifie. Gym au sol, pyramides, *partner stunt*: de plus en plus de mouvements et d'acrobaties sont créés, menant ainsi à la séparation progressive entre le *high school cheerleading*, consistant à l'animation des matchs par les athlètes, et le *all star cheerleading*, où ces derniers reçoivent des notes pour leurs prestations dans des compétitions.

Une confusion qui persiste

De nos jours, en Suisse notamment, ce sport est plus associé à la gent féminine. Manon Saint-Girons, cheerleader s'entraînant à Renens dans l'équipe Eclipse des Lausanne Angels, raconte: «Quand on pense au cheerleading, on s'imagine presque immédiatement des filles alors que les plus grandes équipes, par exemple américaines, sont composées davantage d'hommes que de femmes.» Par ailleurs, lorsque les équipes sont mixtes, les rôles occupés dans ces dernières peuvent se répartir selon une logique genrée: «Les hommes portent et donnent la force pour que les femmes puissent exécuter leurs figures. En Suisse, comme nous n'avons pas assez de garçons qui s'intéressent à ce sport, beaucoup de porteuses sont des filles», indique la



Les Lausanne Angels à PyeongChang.

sportive. Le biais incitant à associer le cheerleading à une pratique exclusivement féminine vient certainement du fait qu'en Suisse ce sport reste encore peu connu, mais surtout parce qu'il existe un stéréotype tenace qui lui colle à la peau. Il suffit de s'intéresser à la langue française pour le constater: il n'existe pas de mot pour traduire «cheerleaders». Pas étonnant que ces derniers soient donc souvent confondus avec les *pom-pom girls*: «Lorsqu'on essaie d'expliquer aux gens ce qu'est le cheerleading, ils répondent qu'ils savent ce que sont les *pom-pom girls*. Ils ont le stéréotype des filles dans les films américains qui remuent des pompons au bord d'un terrain de foot, explique Manon Saint-Girons. Pour eux, ce n'est donc pas un sport», poursuit-elle. En plus de ne pas savoir exactement ce que font les cheerleaders, on a également tendance à ne pas considérer leurs efforts.

Vers une reconnaissance complète

Bien que l'on associe encore beaucoup le cheerleading aux *pom-pom girls* et que l'on a de la peine à le considérer comme un sport à part entière, son futur s'annonce prometteur. En effet, les Lausanne Angels ont été invités lors des Jeux Olympiques de PyeongChang. La discipline n'est certes

pas olympique, mais cela n'a pas empêché les Angels de tout de même représenter la Suisse par leurs performances lors de remises de médailles, de matchs de hockey, ou encore à l'occasion de la *pre-closing ceremony*. Cette invitation va donc probablement contribuer à la reconnaissance complète du cheerleading par le Comité international olympique, ce dernier lui ayant attribué en 2016 une reconnaissance olympique provisoire.

Une reconnaissance olympique provisoire

Cela signifie que, depuis 2016, les cheerleaders disposent de trois ans pour monter au CIO qu'ils sont de vrais athlètes, et qu'ils prennent des risques non négligeables durant leurs performances. En les observant réaliser des figures, des sauts et des portés, il est effectivement difficile de ne pas être impressionné par leurs prouesses. On espère donc que les efforts fournis par les cheerleaders se verront récompensés. •

Concourir avec un bâton entre les jambes n'a jamais été aussi facile: après le quidditch, le *hobbyhorsing*.

Malgré tous les bienfaits sportifs et thérapeutiques que chevaucher un équidé peut apporter, s'y atteler pose un problème majeur de nature financière. C'est afin de pallier une telle contrainte que, sous l'impulsion de jeunes Finlandaises, s'est développé le *hobbyhorsing*, consistant pour ses pratiquantes – ce sport est, à l'heure actuelle, principalement féminin – à reproduire à pied, avec un cheval-bâton entre les jambes, les mêmes disciplines que celles de l'équitation dite «traditionnelle»: dressage, course, saut d'obstacles... Exigeant un entraînement conséquent, le *hobbyhorsing* valorise la discipline, mais également la créativité (la plupart des «*hobbyhorseuses*» créent de toutes pièces leur cheval-bâton), la recherche de son style et de son identité propres, l'amitié et l'entraide entre jeunes femmes. Il porte, à certains égards, le sceau du féminisme. Chaque année prend place un championnat national, qui, en 2017, rassembla une dizaine de milliers de participantes pour environ mille spectateurs. Révélé au grand public en mars 2017 par le documentaire *Hobbyhorse Revolution*, réalisé par Selma Vilhunen, le *hobbyhorsing* ne fait cependant pas l'unanimité, jugé par certains comme infantile et aberrant. Quoi qu'en disent les cyniques, il a cependant l'avantage inestimable de ne pas encore faire partie de ces grands sports qui, à un certain niveau, rencontrent bon nombre d'excès (dopage, manipulations financières, supporters néo-nazis...). Le *hobbyhorsing*, dans sa «simplicité», demeure une chance pour de jeunes femmes de trouver leur voie. Les rageurs feraient mieux de s'en inspirer et, comme le préconise Selma Vilhunen, de partir en quête de «leur propre *hobbyhorse*», qu'il consiste à regarder à la télévision des gens s'es-souffler après un ballon cousu par un enfant pakistanais, préparer des gaufres salées ou sautiller avec un cheval-bâton entre les jambes... •

Sauvez Unilive

Unilive, sixième du nom, arrive le 26 avril prochain. Au gré d'une programmation toujours aussi variée, KT Goriqne, Laolu, Marvinca ou encore Alice Roosevelt seront présents pour que l'on passe un bon moment entre amis sur la pelouse de l'esplanade de l'Internef. Si ce festival est devenu incontournable pour tout étudiant qui se respecte, il est compromis par les coûts de la sécurité. Un *crowdfunding* est en place pour combler les caisses; face aux prix affichés par les grands festivals comme Paléo ou Montreux Jazz, donner quelques francs n'est pas cher payé pour soutenir un des rares événements qui rassemble toutes les facultés de l'Unil! Alors à vos porte-monnaie, pour la cause des bonnes bières et d'une belle soirée.

Festival Unilive, Esplanade de l'Internef, 26 avril, unilive.ch



Lâcher de corps à la Grange

On se détend le corps le samedi 22 avril lors d'un atelier de danse contemporaine à la Grange de Dorigny. Donné par Guillaume Guilherme, membre du jury des Prix suisses de danse, cet atelier est ouvert à tous, qu'importe que l'on soit capable de faire un grand écart, un saut de chat ou d'aligner trois pas sans tomber. Une belle opportunité de participer à un cours basé sur le plaisir de chercher et de jouer avec les possibilités étonnantes du corps humain.

Atelier de danse contemporaine, La Grange de Dorigny, 22 avril, sur inscription.

Echange de regards

Pour célébrer ses 20 ans en tant que fondation indépendante, Connaissance 3, l'Université des seniors vaudoise, propose une soirée de projection de courts-métrages. Ces derniers, réalisés par les étudiants de la classe de première année du département cinéma de l'ECAL, illustrent différents aspects du vieillissement. Science-fiction, comédie musicale, tragi-comique: tous les styles sont réunis afin de donner une vision dynamique et variée du vieillissement, un phénomène complexe souvent caricaturé via des préjugés.

Regards jeunes sur le vieillissement, Salle Paderewski, Casino de Montbenon, le 26 avril à 18h30.

Se former au journalisme

Dans le cadre du festival Fécule, le Collectif des médias étudiantins romands (COMER) – dont *L'auditoire* est membre – s'associe avec le Centre de formation aux médias et au journalisme (CFJM) afin de proposer trois *masterclass* publiques. Au programme, Denis Masmejan parlera de la responsabilité du journaliste à l'heure des réseaux sociaux (10h00), Frédéric Gonseth présentera le projet «FIJOU» qui vise un nouveau mode de financement des médias (12h30), et Laurence Bolomey terminera la journée avec un atelier sur la pose de voix (14h30).

Journée du journalisme étudiantin, Foyer de la Grange de Dorigny, 28 avril



Shakespeare top chrono

1h12: c'est le temps à réserver ce printemps pour découvrir la dernière création de la compagnie Cie T-âtre *Une tempête d'1h12*, d'après William Shakespeare. Isabelle Bonillo tente de rendre l'œuvre du célèbre dramaturge anglais plus accessible en créant une interaction avec le public. Les spectateurs auront donc l'impression de construire le spectacle avec les comédiens, une manière plus participative d'envisager Shakespeare.

Une tempête d'1h12, en tournée à partir du 10 avril.

Et aussi...

Festival de danse Steps, dans toute la Suisse, du 12 avril au 5 mai

Concert Amine & Hamza, The Band Beyond Borders, salle de spectacle de Renens, 20 avril

Le Misanthrope, Maison de Quartier sous-gare, Lausanne, du 20 au 29 avril

Ether, création chorégraphique, Théâtre Sévelin 36, Lausanne, du 25 au 29 avril

Impetus Festival, festival des cultures et musiques divergentes, Lausanne, du 26 au 29 avril

King Arthur or the British Worthy, Opéra des Nations, Genève, du 26 avril au 9 mai

Ciné-concert Star Wars IV, Théâtre de Beaulieu Lausanne, du 27 au 29 avril

Marché du Jardin Anglais, Avenue du 1er Mars, Neuchâtel, les 28 et 29 avril

«La Bibliothèque sonore des femmes», Maison de Rousseau et de la littérature, Genève, jusqu'au 29 avril

Yvette Z'Graggen, une femme au volant de sa vie, Pathé Les Galeries, Lausanne, 29 avril

Finale de la Coupe vaudoise de basketball, LUC - Belmont, Centre sportif, 29 avril

Concert du groupe One step Gospel! Théâtre Barnabé, Servion, 5 mai



La culture pour gouverner

POUVOIR • La culture est considérée comme l'un des vecteurs du *soft power*. Arts, littérature, musique, ou encore cinéma sont mobilisés dans le jeu des influences politiques. Comment la culture est-elle utilisée par un Etat, et à quelles fins?

À l'heure de vives tensions entre les pays occidentaux, la Russie ou encore le Moyen-Orient, et d'une course effrénée à l'armement, une manière différente de s'imposer sur la scène internationale existe toujours: le *soft power*. Théoricien en relations internationales et professeur à l'université d'Harvard, Joseph Nye est l'auteur de *Bound to Lead* (1990) et *Soft Power: The Means To Success In World* (2004) dans lesquels il met en avant le concept de *soft power* comme étant la capacité d'un Etat à obtenir ce qu'il souhaite d'un autre Etat par le biais de l'attraction plutôt que par la coercition. Il distingue cette notion du *hard power*, caractérisé par la contrainte, «*stick*», et l'incitation, «*carrot*». Le *hard power* repose sur des moyens tangibles tels que les ressources militaires et économiques, alors que le *soft power* s'appuie sur des ressources intangibles, comme la culture, les valeurs politiques ou encore les politiques étrangères. «Le *soft power* sert donc à influencer les représentations afin d'obtenir une place dans les relations internationales ou de susciter de la consommation», explique Pierre Raboud, post-doctorant à l'Université de Tours et spécialiste d'histoire culturelle contemporaine.

Le *soft power* s'appuie sur des ressources intangibles, comme la culture

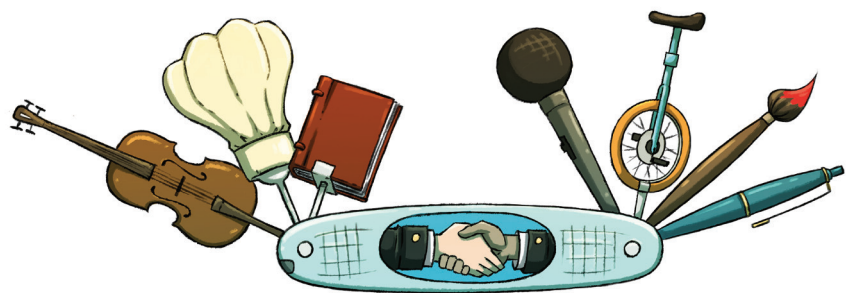
Néanmoins, si schématique que cela puisse paraître, il est important de situer la conception du pouvoir de Nye dans son contexte particulier. Comme le rappelle Jean-Christophe Graz, professeur en relations internationales à l'Université de Lausanne, «*Bound to Lead* est publié un an après la chute du mur de Berlin, à la fin de la guerre froide et dans une période où se déroule tout un débat autour du déclin américain». La notion de *soft power* de Nye s'applique

essentiellement aux Etats-Unis avant de se vulgariser et de s'étendre au reste du monde. Il s'agit en premier lieu d'«une réponse à cette thèse du déclin», poursuit Jean-Christophe Graz: «Selon Nye, il ne faut pas seulement tenir compte de la puissance économique et militaire, mais aussi du fait que le mode de vie américain, l'*American way of life*, est celui auquel le monde entier aspire. Dans cette perspective-là, la culture est une ressource du pouvoir puisqu'elle constitue un modèle de société.»

La culture comme pouvoir

La culture est une dimension du *soft power* parce qu'«elle joue un rôle important dans la constitution de barrières culturelles. Elle permet de médiatiser des visions du monde et des régimes de valeur, à même d'assurer le consentement. A travers le *soft power*, il ne faut pas oublier que ce ne sont pas que des valeurs qui se diffusent, mais aussi des marchandises culturelles, qui occupent une place importante dans le marché mondial», affirme Pierre Raboud. Le cas de la Corée du Sud, avec les K-dramas et la K-pop, constitue un exemple des plus pertinents. Les séries télévisées et la musique pop coréennes ont été popularisées à travers le monde et ont permis à la Corée du Sud de promouvoir son industrie culturelle au niveau international. C'est également le cas au Japon avec la J-pop, les sushis et les mangas. Grâce à ces éléments culturels, l'attractivité du Japon a augmenté et, par extension, son tourisme aussi. De son côté, Hollywood est un instrument de la puissance culturelle des Etats-Unis qui a permis de diffuser la culture américaine à travers le monde. Par ailleurs, en 1950, New York est devenue la capitale de l'art contemporain, devant Paris et

LA CULTURE, UN OUTIL DIPLOMATIQUE



MAT

Berlin, suite à l'explosion du pop art; là aussi, l'art a été un moyen pour les Etats-Unis d'accroître leur influence. La culture se divisant en plusieurs domaines, on peut également citer la littérature, le sport, la danse, la mode ou encore le cirque – ce dernier étant considéré comme un *soft power* chinois et russe – comme instruments qui permettent de rehausser la reconnaissance d'un Etat. En France, la présence d'une diplomatie culturelle révèle le rôle clé de la culture pour le pays. Les Alliances françaises, créées en 1883, et les Instituts français présents partout dans le monde ont contribué à propager la langue et la culture françaises. Dans cette perspective, la gastronomie française s'ajoute à la liste des éléments qui ont circulé tout en véhiculant une image positive d'un Etat.

Diplomatie culturelle

On comprend donc que les Etats ont tout intérêt à développer leurs politiques culturelles. Jean-Christophe Graz parle du Festival de Cannes comme étant l'exemple même de la diplomatie culturelle. En effet, il affirme que «c'est la France qui contrôle l'organisation du festival. C'est un moyen de concurrencer Hollywood, mais aussi de recréer l'alliance occidentale après guerre». Aussi, le professeur en relations internationales ajoute que, dans l'art

contemporain, derrière les grands événements tels que la Biennale de Venise ou encore la Documenta de Kassel, on retrouve certainement des instances étatiques. Par ailleurs, le cas actuel du prêt de certaines œuvres du Louvre au Musée National d'Iran illustre comment un événement culturel peut également être diplomatique.

Un événement culturel peut également être diplomatique

D'un côté, cette exposition permet à la France de faire connaître son patrimoine et, de l'autre, de rétablir les relations culturelles ainsi que la coopération entre les deux pays à la suite des sanctions occidentales liées au nucléaire iranien. Si ces cas démontrent bien que la culture est un *soft power*, ils rappellent surtout à quel point elle est un pouvoir implicite qui joue un rôle pourtant capital dans les relations internationales. •

Mathilde de Aragao

Spécul'art

MÉCÉNAT • Face à un marché de l'art s'apparentant plus à de la spéculation qu'à un soutien artistique, quelle est la place de l'artiste ou du commerçant? L'acte créatif est transformé par les codes du marché économique. Tour d'horizon de la question.

Le marché de l'art orchestre depuis longtemps la production artistique. Pourtant, ce dernier siècle a été le témoin d'une chute ontologique de la valeur artistique de l'œuvre face à ce marché qui s'impose comme le mécène des artistes d'aujourd'hui. Dans cette économie de l'esthétique, le prix, nouveau despote, jouit aujourd'hui d'une plus grande légitimité que la critique d'art.

L'artiste face au marché

Alain Bowness, historien de l'art pour la période contemporaine, attribue à l'artiste du XX^e siècle « quatre cercles de la reconnaissance » : les pairs, les experts, les marchands et le public – initié ou profane. Si cette segmentation semble légitime, on peut toutefois la questionner face à la suprématie marchande actuelle.

On assiste à une véritable «esthétisation de l'économie»

Historiquement, les mécènes, qui se font les parrains d'un artiste, existent depuis longtemps. Kornelia Imesch Oechlin, professeure d'art contemporain à l'Unil, affirme que « les prémisses du marché de l'art sont apparues lors de l'avènement du système capitaliste ». Le champ artistique a

connu par la suite un lent développement, à partir du XV^e siècle, dans lequel petit à petit sont apparus les mécènes, bien souvent à la fois critiques d'art et collectionneurs. Aujourd'hui, les acteurs de la scène artistique sont nombreux : musées, galeries, ventes aux enchères, foires, etc. « Ils contribuent à former "des mondes de l'art", une notion d'Howard S. Becker, liés à une "creative economy" » précise Kornelia Imesch. En parallèle, on assiste à une véritable « esthétisation de l'économie », où des acteurs financiers importants, comme les banques, s'emparent de ces mondes de l'art et de la créativité artistique pour en devenir les nouveaux mécènes.

Question de valeur ou de principe

L'oligarchie aux commandes du champ artistique ne domine pas seulement la partie économique, mais détient aussi le monopole des critères esthétiques. Les milliardaires, en achetant en grande quantité les œuvres des artistes qu'ils apprécient, imposent ainsi leur goût au public. Conséquemment, le marché s'enflamme, sans réellement se pencher sur le véritable intérêt des œuvres elles-mêmes, mais plutôt par attrait pour leur valeur spéculative. Le sociologue français Jean Baudrillard ironise : « Le marché spéculé sur la culpabilité de ceux qui n'y comprennent rien ou qui n'ont pas compris qu'il n'y avait rien

à comprendre. » Finalement, le marché artistique peut être comparé à la Bourse par sa volatilité. Tout comme les détenteurs de bitcoin ne voient pas la matérialité de leur possession, les collectionneurs tendent à transformer leurs biens artistiques en entités abstraites. Cette spéculation pousse à s'interroger sur la véritable valeur artistique de l'œuvre d'art. La conception d'un art autonome où elle lui serait intrinsèque paraît en effet très éloignée du marché contemporain actuel. Andy Warhol et Jeff Koons, dont la création des œuvres s'apparente à de la production industrielle dans des ateliers de grande envergure, sont des exemples frappants de l'impact du marché de l'art sur la production artistique. La série des *Campbell's Soup Cans* d'Andy Warhol démontre bien que la valeur n'est plus vraiment dans l'œuvre elle-même, mais dans son discours, sa publicité et sa cote marchande. Cette dialectique entre l'œuvre et sa valeur pécuniaire participe à la remise en question de l'acte artistique et de la considération contemporaine de l'art. En effet, qu'en est-il de sa fonction? La dimension dénonciatrice de l'art n'a pas entièrement disparu, mais la proportion d'artistes politiquement engagés est négligeable dans le paysage économique actuel. Il est aussi légitime de s'interroger sur les émotions : sont-elles prises en compte

dans le travail du collectionneur? Peut-être sont-elles alors, pour le public et l'artiste, une manière de s'affranchir du joug dictatorial de l'économie et ainsi participer à un retour à l'essence de l'art. •



Andy Warhol, *Campbell's Soup Cans*, MoMa

DJ, spin that shit

En plein essor depuis *8 Mile*, le *battle* de rap reste pourtant mal famé. Réputation déloyale?

« *Cuz there's no such thing as half-way crooks* ». C'est sur ce dernier jet qu'Eminem remporte, devant une foule incandescente, son *battle* final contre Papa Doc au terme d'un affrontement qui, sans que la moindre goutte de sang jaillisse, laisse un homme abattu derrière lui. Résumons. Le *battle* de rap est un combat où les mots supplantent les poings, une lutte où la métaphore remplace l'uppercut. Le *battle* de rap met en scène deux antagonistes qui, pour l'emporter, sont investis d'une double mission : dégrader l'autre tout en s'exaltant soi-même. Et pour convaincre le public, qui est seul jury de la victoire, tous les coups sont permis. Malgré le vent qu'il a en poupe, le *battle* se voit trop souvent réduit aux clichés qui présument sa bêtise et sa bassesse. Pourtant, le spectacle qu'il offre est loin d'y donner raison. *Flow*, esprit d'à-propos, mémoire, qualité d'écriture, capacités d'écoute et de rebondissement : l'habileté doit être à la fois orale et spirituelle. L'exercice est compliqué et donc largement admirable. A ceux qui y voient une énième preuve de la dégénérescence d'une société violente et sans valeurs, rappelons que la joute oratoire, en plus d'être un exercice intellectuellement complexe et loin d'être à la portée d'une jeunesse prétendument abrutit, est avant tout un art transhistorique. Des âges grecs de l'Antiquité aux troubadours et leurs tensons du Moyen Age, chaque époque a connu sa variante de la rencontre dialectique – le *battle* de rap n'est rien d'autre que son humble avatar contemporain. S'affronter oralement n'est donc pas le récent et ô dommageable apanage des « vilains jeunes casquettés de banlieue », mais la manifestation durable et toute naturelle du besoin que ressent l'homme de se mesurer aux autres, d'argumenter, d'imaginer, de comprendre, de créer, et finalement de grandir par le dialogue. •

Carmen Lonfat et Sacha Toupance

Thibault Nieuwe Weme

Un coup de crayon



W

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

DAVID SPRING, RESPONSABLE DU MAGAZINE ALLEZ SAVOIR! ET DES RÉSEAUX SOCIAUX @UNIL (UNICOM)

DU BRUIT

Abyss Festival

La deuxième édition d'Abyss Festival, qui aura lieu le 31 août et le 1er septembre à Hauteville, au bord du lac de la Gruyère. Une manifestation bon enfant mais blindée de grosses guitares énervées et de batteries qui moulinent comme des machines à coudre. Cette année, il faut perdre son ouïe avec Nervosa, un trio de Brésiliennes tatouées façon Chapelle Sixtine. C'est pas de la samba, mais du *trash metal*.
abyssfestival.ch



David Spring

DU PAPIER

Festival L'Amérique à Oron

Du 27 au 29 septembre, se tiendra L'Amérique à Oron, un festival de littérature américaine. Sont programmés six écrivains (dont Laura Kasischke et Richard Russo), des tables rondes, des concerts et des bières locales. Le Centre de traduction littéraire est l'un des partenaires de la manifestation, à laquelle plusieurs étudiantes de l'Unil participent. C'est de l'autopromotion puisque je suis l'un des organisateurs, mais comme le festival est gratuit...
lameriqueaoron.ch

DU JEDI

Saison 4 de Star Wars Rebels

La quatrième saison de *Star Wars Rebels*, une série d'animation qui se déroule entre les épisodes 3 et 4 des films. C'est un récit d'initiation classique avec-un-ado-tête-à-claques-qui-devient-jedi. Il faut éponger les bons sentiments en excès, mais l'ensemble est plaisant, avec des scènes d'action réussies, des personnages attachants, des vrais méchants et quelques surprises.
En DVD ou fautpirater.com •

Révisons nos classiques!

«On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir»

Parmi les grands classiques du théâtre francophone que sont *Le Cid*, *Tartuffe* ou encore *Huis clos*, saurez-vous à quelle pièce se rapporte chacune des citations et qui en est l'auteur? Retrouvez les réponses sur auditoire.ch.

1. «Couvrez ce sein, que je ne saurais voir. / Par de pareils objets les âmes sont blessées, / Et cela fait venir de coupables pensées.»

2. «On meurt toujours trop tôt – ou trop tard. Et cependant la vie est là, terminée; le trait est tiré, il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie.»

3. «Je ne trouve partout que lâche flatterie, / Qu'injustice, intérêt, trahison,

fourberie; / Je n'y puis plus tenir, j'engage, et mon dessein / Est de rompre en visière à tout le genre humain.»

4. «Languissante clarté cachez-vous dessous l'onde, / Faites place à la Nuit la plus belle du monde, / Qui dessus l'horizon s'achemine à grands pas»

5. «A: Pourquoi êtes-vous toujours en noir ?
B: C'est le deuil de ma vie. Je suis malheureuse.»

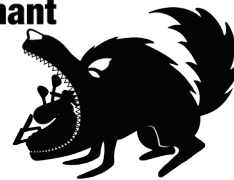
6. «Le yaourt est excellent pour l'estomac, les reins, l'appendicite et l'apothéose. C'est ce que m'a dit le docteur Mackenzie-King qui soigne les enfants de nos voisins, les Johns. C'est un bon médecin. On peut avoir confiance en lui. Il ne recommande jamais d'autres médicaments que ceux dont il a fait l'expérience sur lui-même. Avant de faire opérer Parker, c'est lui d'abord qui s'est fait opérer du foie, sans être aucunement malade.»

7. «Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent! / Quelle importune main, en formant tous ces nœuds, / A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux? / Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.»

8. «Accablé des malheurs où le destin me range, / Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.» •

Toutes leurs excuses

Chien méchant
méchant



Mark Zuckerberg, en achetant des pages entières dans les plus prestigieux médias américains et anglais, afin de faire part de sa profonde détresse envers les utilisateurs de Facebook qui auraient vu leurs données se faire détourner, a lancé une mode pour le moins inattendue: les plus grandes multinationales de la planète se sont pressées d'écrire à *L'auditoire* pour faire, à leur tour, leur *mea culpa*. Nous avons décidé de publier les messages les plus touchants.

Nous voulons apporter nourriture et denrées à tous nos consommateurs. S'ils ne peuvent pas apaiser votre faim, nos produits ne méritent pas de rentrer en contact avec vos douces papilles. Remplir vos ventres affamés devrait être notre première priorité. C'est pourquoi nous nous excusons d'avoir tenté d'implanter un produit tel que le lait maternel en poudre, qui nécessite d'être mélangé à de l'eau, dans certains pays d'Afrique, où l'accès à l'eau potable est difficile. On n'avait pas pensé à ce léger détail... Mais bon, du coup, nos ventes d'eau en bouteille ont augmenté, alors, euh...ouais...voilà.

Nestlé

Chez Apple, nous nous devons de développer des produits durables et adaptables, et nous travaillons chaque jour à nous améliorer. Nous avons bien conscience qu'il est parfois difficile d'utiliser nos appareils avec des produits d'autres marques, tel un android avec un Macbook Air™ et nous tenons à nous en excuser. Pour rattraper tout ce que nous avons réussi à soutirer grâce à notre stratégie marketing tellement bien ficelée, Apple a décidé d'innover, même si nous n'aimons pas trop mélanger les pommes et les poires: nous développons actuellement de nouveaux adaptateurs pour relier des marques différentes. Notre nouvel iDapteur, de seulement 500.-, permettra ainsi de relier un iPhone 5S à un Microsoft Surface. Comme nous pensons différemment, nous avons aussi décidé d'améliorer la confidentialité: les appareils Apple sont conçus pour faire toutes sortes de choses incroyables. Comme protéger votre vie privée. Vous pouvez tout stocker sur le cloud qui nous appartient, mais, promis, nous ne recueillerons rien pour notre propre profit. Vous savez que nous sommes honnêtes, quoi de plus honnête qu'une bonne pomme?

Apple

Copie du message d'Apple

Microsoft

Le cheval, le cheval, ça m'a pris très tôt. Le cheval, le cheval, je trouvais trop beau d'aller au galop-op-op. Le cheval, le cheval, le cheval c'est génial. LE CHEVAL C'EST TROP GÉNIAL!

Findus

Nous avons la responsabilité de vous procurer «Das Auto» parce que c'est la pub qui l'a dit. Du coup déjà nous on a une pression de fou et avec tous ces écolos vegan qui débarquent *out of nowhere*, on a paniqué. Donc, voilà, on est désolés, mais on a dû tenir notre réputation de constructeurs allemands sérieux et s'adapter à la mode du «sans pollution» (en même temps t'es écolo mais t'achètes une voiture... T'as pas l'impression qu'il y a un problème? Mais bref, on n'est pas là pour s'embrouiller). Du coup ouais, on a un peu mis un logiciel qui vous a menti sur les émissions d'oxyde d'azote. Oups. A la base, on n'était pas censés se faire griller et on serait tous restés potes.

Volkswagen

Moi, Elon Musk tout puissant, je me dois de m'excuser pour les conducteurs qui ne savent pas piloter les voitures en pilotage automatique, et qui, du coup, se fracassent contre la berne centrale de l'autoroute et qui font chuter mes actions en bourse. En même temps, ces cons, ils n'ont qu'à se faire augmenter comme tout le monde. J'sais pas, quoi, qu'ils fassent un effort. Regardez, moi, quand je balance ma voiture en orbite autour du soleil, est-ce que je fais chier les gens? Et pourquoi? Parce que je suis RESPONSABLE. Merde.

Tesla

Nous avons la responsabilité de vous mener à bon port lorsque vous prenez nos avions. Si nous échouons, nous ne méritons pas d'avoir des clients. Du coup, on pense se lancer dans le commerce de pédalos, c'est plus sûr (d'ailleurs, si vous voyez quelque part un cygne blanc géant avec des pédales et quatre personnes à bord, faites-nous signe, il est à nous).

Malaysia Airlines

Désolés, sur ce coup, on a vraiment merdé.

Comic Sans MS

Nous sommes désolés de confondre service public et entreprise privée, la différence est quand même très subtile.

CarPostal SA

Désolés d'avoir tenté de se refaire une place sur le marché. Veuillez excuser notre impertinence. Pour un instant, nous avons naïvement cru que nous pouvions refaire l'histoire et rattraper 15 ans de retard. Une erreur: nous appartenons au passé et cela ne doit pas changer. De plus, trop de parquets ont été cassés par notre faute. En leur honneur, taisons-nous à jamais (ou alors, lançons nous dans la production de gilets pare-balles).

Nokia

Désolés de provoquer des débats interminables pour savoir si c'est «le» ou «la» à chaque repas en famille ou entre potes... On sait, c'est lourd à la longue, mais bon, on ne va pas vous donner une réponse pour autant. Ah oui, et pour l'huile de palme, la déforestation et les oranges-outans, on s'excuse aussi, un peu.

Nutella